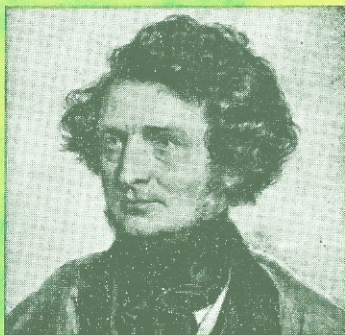


**ASSOCIATION NATIONALE
HECTOR BERLIOZ**



SOMMAIRE

Avant-Propos	Aimé SUZET-CHARBONNEL	3
L'oubli réparé		4
Assemblée Générale	Thérèse HUSSON	5
Le deuxième Festival Berlioz	Thérèse HUSSON	8
Du nouveau à La Cote-Saint-André		9
Les Troyens au Festival	Dominique CATTEAU	12
Berlioz et le latin dans les Troyens	Monique CLAVAUD	13
A travers chants ou impressions de choriste		15
Notes brèves sur le Musée	Henriette BOSCHOT	16
Année Berlioz à Bourgoin	Marie-Thérèse POIRIER	16
Festival Berlioz 1981		17
Premier déjeuner Berlioz	HEVELYNE	19
Nos amis ont la parole	Xavier CHARLES	
	Robert DUFORESTEL	
	Léo LACK	21
Le fiasco de Jullien	Max MARETZEK	23
Nouvelles brèves		30
L'orchestre de Lyon en Pologne	Monique CLAVAUD	31
Conférences		33
Nos amis disparus		34
Bibliographie	Thérèse HUSSON	
	Monique CLAVAUD	35

ASSOCIATION NATIONALE HECTOR BERLIOZ

Reconnue d'utilité publique

Président : M. Aimé SUZET-CHARBONNEL

COMITÉ D'HONNEUR

Président : M. Emmanuel BONDEVILLE
Secrétaire perpétuel de l'Académie des Beaux-Arts

MM.

Tony AUBIN, de l'Institut
Georges AURIC, de l'Institut
Claude BALLIF
Henry BARRAUD
Jacques CHAILLEY
Jacques CHARPENTIER
Marius CONSTANT

Pierre DERVAUX
Norbert DUFOURCO
Henri DUTILLEUX
Raymond GALLOIS-MONTBRUN, de l'Institut
Marcel LANDOWSKI, de l'Institut
Olivier MESSIAEN, de l'Institut
Michel PHILIPPOT
Henri SAUGUET, de l'Institut

CONSEIL D'ADMINISTRATION

Président : M. Aimé SUZET-CHARBONNEL

Vice-Présidents :

M. Francisque BOTTINELLI
M. Jean BOYER
Mme PERRAUD

Trésorier :

M. Félix DUC

Secrétaire Générale :

Mlle Thérèse HUSSON

Membres :

M. le Président du Conseil Général de l'Isère
M. le Conseiller Général de la Côte-Saint-André
M. le Maire de la Côte-Saint-André
M. Georges FRANCILLON
Mme Arlette GINIER-GILLET
Mlle Marie-Thérèse POIRIER
M. Louis TREMEAU de DRUYE

COMITÉ DE PATRONAGE

M. le Préfet de l'Isère

M. René PUGIN
ancien Maire de La Côte-Saint-André

MEMBRES D'HONNEUR

Serge BAUDO
Colin DAVIS
Désiré DONDEYNE
Jean FOURNET
Alain LOMBARD

Igor MARKEVITCH
Ronald ONDREJKA
Michel PLASSON
Henri POUSSIGUE
Georges PRETRE

Conservateur du Musée : Melle Henriette BOSCHOT

AVANT-PROPOS

Si, dans l'Avant-propos de l'an passé, votre président laissait paraître une certaine mélancolie de «lecteur» lointain du Festival de Lyon dont la presse lui apportait journalièrement les échos, je puis vous assurer que, cette année, il s'est rattrapé : de l'ouverture (mercredi 17 septembre) place Charles-de-Gaulle à Lyon, à la soirée du mardi 23 septembre dans la salle des fêtes du Château de la Côte-Saint-André, rien ne lui a échappé !

Je n'ai pas la prétention de juger les œuvres exécutées. Comment juger, du reste, devant le déferlement et les explosions d'enthousiasme des spectateurs lyonnais rappelant plus de dix fois les exécutants à la fin de deux soirées consacrées aux Troyens : Serge BAUDO, les solistes, les chœurs, l'orchestre au-dessus de tout éloge !

Mais où la joie de votre président se donne libre cours, c'est en vous parlant du second volet du Festival, je veux dire le festival de la Côte-Saint-André. La présence de Berlioz dans sa ville natale, dans sa maison, donne à cet hommage un caractère irremplaçable. Qui n'a assisté à la soirée inaugurale (vendredi 19) sous les Halles pleines à craquer, n'a rien vu; inoubliables moments offerts par cet orchestre interconservatoires, ces chœurs régionaux où des centaines de jeunes venus des quatre coins du Dauphiné et du Lyonnais se sont retrouvés sous la baguette de Sylvain Cambreling. Il passait sur cette foule un souffle unique, particulier qu'aucune autre salle de concert n'aurait pu susciter.

Que dire aussi de la soirée du 23 septembre au Château : florilège de pièces rares ou inconnues et pour finir les Nuits d'Été. Sylvain Cambreling dirigea avec inspiration et une pointe d'humour une formation restreinte de l'orchestre de Lyon et les remarquables solistes : Michèle LAGRANGE, NAOKO IHARA, Léonard PEZZINO, Bruce BREWER et Paul GUIGUE.

Je n'aurai garde d'oublier «l'Heure d'intimité avec Berlioz», véritable communion, le mot est évidemment de circonstance puisque ces rendez-vous quotidiens avaient lieu à l'église paroissiale. Béatrice AUDRY y a lu, avec émotion, nombre de lettres et de textes reliés par l'audition de pièces brèves, données par une formation chorale et instrumentale restreinte, toujours sous la baguette de l'infatigable Sylvain CAMBRELING.

Ce compte rendu serait incomplet si je ne vous disais pas la joie que j'ai éprouvée en retrouvant, après plus de dix ans, Hugh Macdonald qui, en 1969, entouré alors de Colin Davis, Richard Macnutt, David Cairns et bien d'autres, nous avait accueillis à Londres, mon épouse et moi-même, pour les fêtes du Centenaire. Ses conférences à l'auditorium Maurice-Ravel furent très suivies et Hugh MACDONALD sut expliquer le coup de cœur que lui avait donné la révélation des Troyens, «le plus grand opéra du monde».

Voilà évoquées ces journées lumineuses. Les prochaines s'annoncent passionnantes : La Symphonie Fantastique, Béatrice et Bénédict et le Requiem.

Oui, soyons fiers d'avoir choisi Serge BAUDO comme directeur artistique : le Festival Berlioz an II a été un succès total. Pour maintenir ce haut niveau, nous pouvons faire confiance à notre maître d'œuvre.

«L'OUBLI» RÉPARÉ

Notre Association est entrée, en qualité de Membre de droit, au sein du conseil d'Administration du Festival International Hector Berlioz. Voici l'échange de lettres qui a matérialisé cette décision.

FESTIVAL HECTOR BERLIOZ

Lyon, le 6 février 1980

A Monsieur SUZET CHARBONNEL
NICE

Monsieur le Président,

Lors de la création du Festival International Hector Berlioz, l'Association Nationale, dont vous êtes le Président, avait exprimé le regret de ne pas avoir été désignée comme membre de droit, dans le cadre des dispositions de l'Article 4 de nos Statuts.

Le Conseil d'Administration de l'Association du Festival Berlioz vient de se réunir le 2 février.

Et ses Membres ont été unanimes à souhaiter une modification des Statuts complétant, par l'adjonction de Votre Association, la liste des membres de Droit, qui siègent, je vous le rappelle, automatiquement au Conseil d'Administration (par application des dispositions de l'article 7 des Statuts).

Puis-je vous prier de bien vouloir nous confirmer que vous accepteriez, le cas échéant, de nous rejoindre au Conseil d'Administration.

Ceci pour nous permettre de proposer à l'Assemblée Générale Extraordinaire que nous convoquons à cet effet, la modification nécessaire des Statuts.

Veillez agréer, Monsieur le Président, l'expression de nos sentiments de très sincère considération.

L'Adjoint Délégué à la Culture
Vice-Président de l'Association du Festival BERLIOZ
Joannès AMBRE

Nice, le 24 février 1980

A Monsieur J. AMBRE
Association du Festival H. BERLIOZ
LYON

Monsieur le Président,

Je vous confirme que le Président, et tous les membres de l'Association Nationale Hector Berlioz seront heureux d'être admis comme membre de Droit dans l'Association du Festival Berlioz et donc de vous rejoindre au Conseil d'Administration.

D'une part, notre collaboration sera beaucoup plus active, et nous pourrons, j'espère, vous apporter plus que nous ne l'avons fait.

D'autre part, je serai personnellement très heureux de participer à ce vaste mouvement pour faire connaître Berlioz, but essentiel que nous nous étions fixé en créant, voici plus d'un demi-siècle, la «Société des Amis de Berlioz».

Sachez, Monsieur le Président, que je me ferai un plaisir et un devoir d'être présent à toutes vos réunions et, si je ne le pouvais, d'être dignement représenté.

Je vous prie, etc...

Le Président de l'Association Nationale Hector BERLIOZ
A. SUZET-CHARBONNEL.

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DU 14 JUIN 1980

Elle est ouverte à 16 heures par le **Président Aimé Suzet-Charbonnel**. Il rappelle tout d'abord le souvenir de nos amis disparus depuis notre dernière réunion : MM. Paul Paray et Raymond Loucheur; nos sociétaires Mme Arrac (famille du Dr Ricard), M. Alfred Berthier; enfin Me Jean Bénétou dont le Président fait un émouvant éloge. En leur mémoire, l'Association observe une minute de silence.

RAPPORT DU PRÉSIDENT

Le Président exprime ensuite sa satisfaction du retentissement du premier Festival Berlioz et rend hommage à tous ceux, Lyonnais et Côtis, qui en ont assuré le succès.

C'est l'occasion pour M. Suzet-Charbonnel de rappeler brièvement l'histoire de notre Association, la création du Musée en 1935, sa restauration de 1969 à 1975, **enfin notre intervention en octobre 1975 auprès de Serge Baudo afin qu'il prenne en main la direction artistique du futur Festival.**

On connaît la suite. Par contre, notre Association fut «oubliée» lors de la création du Comité du Festival le 23 janvier 1979. Notre Président fit savoir notre surprise et notre amertume et le 18 mars 1980, cet «oubli» était réparé.

Nos nouvelles responsabilités au sein du Comité du Festival nous amènent à étoffer notre Conseil d'Administration et nous avons demandé à M. Jean Boyer d'accepter un poste de Vice-Président et à Mme Arlette Ginier-Gillet de devenir Administrateur.

Sur proposition de M. Pugin, l'Assemblée accepte de nommer en remplacement de Me Jean Bénétou (qui était président de la Société Philharmonique de la Côte), le nouveau Président de cette société, le Dr. Georges Francillon.

Enfin, l'Assemblée approuve à l'unanimité la nomination de M. Jacques CHARPENTIER comme Membre du Comité d'Honneur.

RAPPORT FINANCIER.

M. **Bottinelli** en donne lecture. Il en ressort que notre principale ressource reste la subvention du Conseil Général, laquelle augmente chaque année de 10%. Elle permet le fonctionnement normal du Musée et de l'Association (en particulier l'impression et la diffusion du Bulletin, élément essentiel de liaison entre tous nos Sociétaires) et pour 1980, une participation au Festival de Lyon (subvention pour les deux Conférences).

M. BOTTINELLI RAPPELLE A NOS ADHERENTS ET SYMPATHISANTS DE NE PAS OMETTRE LE REGLEMENT DE LA COTISATION DONT NOUS AVONS BESOIN. CAR LE BULLETIN QU'ILS REÇOIVENT NOUS COUTE 20 F. plus 3,80 F de port (7,50 pour l'Etranger).

L'Association, par ses applaudissements, remercie Mlle Husson du travail qu'elle accomplit pour l'élaboration de ce Bulletin.

Le bilan, pour l'année 1979, s'établit comme suit :

RECETTES	130 348	DEPENSES	116 523
Avoir au 1.1.79	45 155		
	<u>175 503</u>		
Dépenses	116 523		
Excédent au 31.12.79	58 980		

RAPPORT DU SECRETARIAT GENERAL

Il est fait par Mlle **Husson**. Elle explique que notre Bulletin a été réadapté pour tenir compte des critiques qui nous ont été adressées :

- séparation des textes et de l'énumération des concerts;
- avantages d'articles d'opinion.

De plus, nous envisageons de publier deux fois par an un calendrier comportant : la liste des concerts annoncés en France et à l'Etranger; des nouvelles brèves touchant les artistes; l'annonce de manifestations diverses (conférences, expositions, etc...).

Pour ce faire, nous allons envoyer une circulaire à tous les organismes musicaux et théâtres lyriques de France et de l'Etranger pour être informés du programme de leur saison à venir.

Le manuscrit du 4ème Tome de la **Correspondance Générale**, annoté par MM. Yves Gérard et Hugh Macdonald, doit être remis à M. Citron et à Mlle Husson en septembre au moment du Festival. La révision de ce manuscrit, qui couvre les années 1851 à 1855 inclusivement, prendra deux à trois mois, y compris la dactylographie complémentaire des notes.

C'est donc au début de 1981 que nous serons en mesure de remettre ce manuscrit à Flammarion, pour sortie de ce volume en septembre 1981.

Nous allons avoir à la salle de consultation d'archives,

Il s'y trouvera :

- la totalité de la photocopie des lettres de et à Berlioz;
 - la totalité de la photocopie de ses feuillets,
 - l'enregistrement des pièces rares ou inédites,
 - les fichiers couvrant l'inventaire des documents,
 - partitions
 - livres,
 - disques,
 - iconographies,
- conservés au Musée.

Nous souhaitons organiser également dans un délai assez court un centre de documentation iconographique.

Pour effectuer les recherches en bibliothèque, principalement à Paris, en région Rhône-Alpes et à l'Étranger, pour faire ensuite les tirages correspondants, nous aurons besoin dans un premier temps d'une aide financière de Frs 50.000 sur deux années.

Mlle Husson propose ensuite un nouvel élargissement de l'Association afin de faire couvrir par des Délégués les 22 Régions de France.

Leur tâche sera :

- de diffuser l'édition littéraire,
- de suggérer toutes manifestations du type expositions, ou conférences;
- de prendre contact avec les organismes musicaux régionaux pour mettre au point des concerts qui offrent toutes les garanties de qualité;
- d'obtenir l'insertion dans les programmes d'encarts présentant notre Association, ses buts, ses réalisations.

Les Délégués auront une certaine autonomie dans leurs initiatives, mais devront toujours prendre avis, avant décision importante, soit du Président, soit des Vice-Présidents, soit de la Secrétaire Générale.

L'Association approuve la nomination à ces postes de

M. Dominique CATTEAU	Régions Nord-Picardie
M. Joël-Marie FAUQUET	Régions Centre et Haute et Basse Normandie
M. Michel BOLLARD	Région Fanche-Comté
M. René MAUBON	Région Languedoc-Roussillon
Mme CUZIN	Région Rhône-Alpes

Des candidatures sont à l'étude. Nous pensons quadriller la totalité de la France d'ici un an.

Mlle Husson conclut : «Si nous sommes heureux de voir l'intérêt que Berlioz suscite maintenant et d'une façon sincère, dans son propre pays, n'oublions pas que rien n'est jamais gagné; je vous invite à redoubler d'ardeur, de conviction et de vigilance pour que la pensée musicale et humaniste de Berlioz soit transmise aux hommes de notre temps dans toute son authenticité».

INTERVENTIONS ET QUESTIONS DIVERSES.

M. René Maubon confirme ses démarches pour faire inscrire **L'Enfance du Christ** au Festival de Fontvieille dont le Président, M. Garcin, est Directeur de la firme des Disques Erato.

Mlle Boschot annonce l'obtention de la subvention du Conseil Général pour l'aménagement de la salle de consultation du Musée. Elle souligne que cette petite salle restera «surveillée» et qu'elle sera ouverte aux chercheurs qui en feront une demande justifiée.

M. Boyer exprime à l'Assemblée ses remerciements pour la charge de Vice-Président qui lui est dévolue.

Il rappelle — sur le plan administratif — que les demandes de subventions au Conseil Général de l'Isère doivent être adressées au Président du Conseil Général avec copie au Conseiller Général de la Côte Saint-André (M. Boyer lui-même) et au Préfet de l'Isère.

Il suggère, pour le quadrillage de la France par nos délégués, de prendre contact avec le représentant culturel de la Préfecture de Région. Pour l'Étranger, M. Boyer est en mesure d'assurer que l'Amérique du Sud où S. Baudo et lui-même ont de nombreux contacts, est déjà acquise à Berlioz et l'on pourra mettre sur pied là-bas quelque chose de substantiel pour la diffusion de son œuvre.

M. Bergeret, Maire de la Côte-Saint-André souligne avec satisfaction la place que l'Association du Festival a donnée à la ville natale de Berlioz dès 1979. En 1980, la Côte-Saint-André se trouve à égalité avec Lyon pour l'importance des manifestations. Il n'est, pour s'en persuader, qu'à lire le programme : concerts, colloque, marionnettes, stage choral, sans parler d'une exposition itinérante fournie par la Discothèque de France et qui aura lieu à la Mairie du 14 au 28 septembre.

M. Bergeret conclut : l'apport du Festival s'est révélé essentiel pour la ville et le Musée. L'effort de la Mairie et du district s'accroît. A signaler l'initiative de quinze jeunes qui dans douze centres du district vont entreprendre une initiation musicale.

Mlle Claudie Boisselier, chargée de Presse de l'orchestre de Lyon, parle de la publicité du Festival à l'Etranger et rappelle que S. Baudo est actuellement à Buenos-Aires où, à la tête de l'orchestre du Théâtre Colon, il dirige l'**Enfance du Christ**.

L'Assemblée saisit l'occasion pour applaudir le nom de Serge Baudo et l'orchestre de Lyon en la personne de Mlle Cl. Boisselier.

Mlle Marie-Thérèse Poirier annonce le 4 juillet 1980, une conférence de René Maubon et Monique Clavaud pour présenter **Les Troyens** aux Côtis et, fin septembre, une semaine post-berliozienne à Bourgoin.

M. Bernard Fort recueille l'approbation de l'Assemblée pour entreprendre dès à présent la mise sur cassette d'un certain nombre de documents destinés à la salle de consultations du Musée.

Le Président se fait l'interprète de tous pour exprimer sa satisfaction du travail accompli et surtout des proches réalisations.

La séance est levée à 19 heures.

Thérèse HUSSON

HEURES ET DATES D'OUVERTURE DU MUSEE BERLIOZ

Janvier : fermé

Février : ouvert de 14 h à 17 h.

fermé le lundi.

dimanche : ouvert de 9 h à 12 h et de 14 h à 17 h

Mars à décembre : ouvert tous les jours de 9 h à 12 h et de 15 h à 18 h.

fermé le lundi.

Téléphone : 16/7/620.24.88

Diffuser l'œuvre musical de Berlioz, poursuivre la réalisation de l'Édition littéraire, gérer le Musée et le transformer en instrument de travail pour les chercheurs, soutenir les trois secrétariats de la Côte-Saint-André, Paris et Lyon : voilà notre tâche.

Pour faire face, nous avons besoin de vous, Sociétaires et Sympathisants qui recevez ce bulletin.

Pensez à adhérer, pensez à renouveler votre cotisation en utilisant le feuillet jaune prévu à cet effet.

Cotisation annuelle minimum : 30 F.

IMPOT - EXTRAIT DU JOURNAL OFFICIEL DU 17 AOUT 1954

En vertu de la loi du 14 août 1954 (J.O. du 17 août 1954) les entreprises assujetties à l'impôt sur le revenu des personnes physiques ou à l'impôt sur les sociétés sont autorisées à déduire du montant de leur bénéfice imposable, dans la limite de un pour mille de leur chiffre d'affaires, les versements qu'elles ont effectués au profit d'œuvres ou d'organismes d'intérêt général, de caractère philanthropique, éducatif, scientifique, social ou familial.

Pour les autres contribuables, la déduction est admise dans la limite de 0,50 pour cent du revenu imposable.

LE DEUXIÈME FESTIVAL INTERNATIONAL HECTOR BERLIOZ

(15-26 septembre 1980)

Le Colloque (15, 16, 17 septembre).

Nous le devons à l'initiative de M. Jean-Hervé Donnard qui en fut aussi l'organisateur. A Grenoble (15 et 17 septembre) et plus encore peut-être à la Côte-Saint-André (16 septembre), cette rencontre de spécialistes avec un public avide d'en savoir plus sur le héros du jour, connut un grand succès. Sous la présidence de M. Hugues TAY, recteur de l'Académie de Grenoble, les conférenciers ont tous rendu sensible dans leurs communications le ton nouveau avec lequel on disserte de Berlioz maintenant. Quel changement en quelques années ! Rappelons parmi les participants venus de France et de l'Etranger : Jacques Chailley, Léon Guichard, Béatrice Didier, René Jullian, Hermann Hofer, Katherine Kolb Reeve, Victor del Litto, Alexandre Bourmeyster, Joseph-Marc Bailbé... Les **Actes du Colloque** ont été publiés (voir rubrique **Bibliographie**).

Lyon (17, 18, 20, 21, 22, 25, 26 septembre).

Après l'ouverture du Festival où un immense public fut subjugué par la jeune maestria de Sylvain Cambreling, il y eut les quatre soirées, tant attendues, consacrées aux **Troyens**. Elles font l'objet des compte rendus ci-après.

Les 21 et 22, les deux concerts donnés par l'orchestre de la R.A.I. de Turin, sous la direction d'Hubert Soudant laissèrent l'auditoire sur sa faim. **Harold** manquait peut-être un peu de conviction. Quant à la **Grande Fantaisie Symphonique** sur deux thèmes de Léo (pianiste: Setrak), elle apparut comme un «curiosum» où Liszt mêle aux harmonies originales de Berlioz un thème de son cru.

La Côte-Saint-André (16 au 26 septembre)

L'unanimité s'est faite sur la qualité et la densité de tout ce qui s'est donné à la Côte-Saint-André. D'abord, le 19, l'ouverture sous les Halles, répétant à deux jours d'intervalle, celle de Lyon. Les Halles et ses 4000 auditeurs; Sylvain Cambreling à la tête de tout un peuple de jeunes choristes et de cet étonnant orchestre inter-conservatoires pour un programme ardent : **Marche Hongroise**, cantates et **La Marseillaise**. En vérité, toute la Côte-Saint-André chantait Berlioz !

Pour les deux concerts (22 et 23 septembre) dans la salle nouvellement aménagée du Château Louis XI, Sylvain Cambreling nous donnait deux cycles de mélodies entières, plus **Sarah la Baigneuse**. La voix de Michèle Lagrange, séduction et intelligence, entraînait dans son sillage l'ensemble des solistes, des choristes, et la formation réduite de l'orchestre de Lyon.

Tous les jours, à 15 h. le spectacle de marionnettes de Mirelle Antoine — quel régal ! — et à 19 h 30 **L'Heure d'intimité** à l'Eglise, qui reste, de l'avis de tous, le moment le plus émouvant du Festival. Le lieu même, les voix fraîches des vingt choristes admirablement exercées par Bernard Tétu, la lecture des textes de Berlioz par Béatrice Audry, oui, nous avons vécu des instants privilégiés. Ce fut le sentiment de notre Déléguée Régionale de Lyon, Mme Geneviève Cuzin, à qui nous devons, pour une grande part, l'existence de ce Festival. Quant à Sylvain Cambreling, il a réussi par la musique, le chant, la parole et jusqu'à cet original spectacle de marionnettes de Mireille Antoine, à nous transmettre authentique la pensée de Berlioz, à faire battre son cœur pour nous.

A noter aussi l'exposition réalisée par la Discothèque de France et présentée chaque jour à l'Hôtel de Ville.

Vous lirez, plus loin, sous la plume de notre Conservateur ce qui s'est passé au Musée Berlioz.

Au total, le Festival aura reçu :

- 34 critiques français
- 21 critiques étrangers
- 6 chaînes de télévision
- 7 chaînes de radio.

Berlioz a fait la «une» de 8 revues et journaux de musique. La presse, malgré quelques réserves, n'a eu qu'une voix pour s'écrier :

Lyon a gagné !

LES TROYENS

La Prise de Troie a été dominée de bout en bout par Nadine Denize. De Cassandre, elle a la noblesse, la grandeur, la sobriété hautaine d'âme et de geste que les grands tragiques grecs eussent aimées. Quant à Margarita Zimmerman (Didon), elle a touché le public au cœur par sa maîtrise souveraine du rôle, allant de la tendresse à la fureur, de l'orgueil royal au renoncement absolu.

Le rôle d'Enée a été assumé par un artiste inconnu de la plupart des auditeurs : Stan Unruh. Il nous en a donné une interprétation forte, vaillante, virile.

Autour des trois protagonistes, tous les autres solistes ont eu droit, pour la beauté de leur voix et leur intelligence du rôle, à des ovations significatives.

Quant à l'habile visualisation scénique, elle a eu le mérite de laisser l'auditeur libre pour la musique. Pour les admirer tous, chœurs et orchestre, rassemblés sous la direction précise, énergique, inspirée de Serge Baudo. Comme il a su amener ce bel instrument de près de 400 âmes à ce degré d'incandescence qui sied à Berlioz.

*
* *

Ce deuxième festival a connu un succès qui ne trompe pas; qui, il y a seulement dix ans, aurait pu seulement l'imaginer ?

Il fallait convaincre, il fallait tenir un pari et surtout briser l'ignorance et l'apathie. Notre conviction, notre persévérance ont trouvé dans ce Festival la justification d'années d'efforts acharnés.

Une équipe s'est constituée autour de Serge Baudo qui, avec un regard neuf, a compris ce qu'il fallait faire. La grande figure de Berlioz nous reviendra grâce à lui, au fil des ans, avec sa diversité, sa nouveauté et son inestimable exemple.

Thérèse HUSSON

DU NOUVEAU A LA COTE-SAINT-ANDRÉ

Comité d'Organisation local du Festival

Le Festival Hector Berlioz a eu, dès le départ, deux pôles d'attraction : Lyon et la Côte-Saint-André. Très vite, on s'est aperçu que la patrie de Berlioz attirait un nombre considérable d'auditeurs malgré sa situation géographique hors des grands axes routiers.

Aussi pour faire face à cette situation nouvelle et pour associer largement les Côtôis à ces manifestations, il fallait créer un Comité d'organisation local. Ce qui fut fait sous l'impulsion du Maire, M. Bergeret et de la Municipalité qui en assume les dépenses.

Voici quel est son rôle :

— il donne son avis sur le programme du festival, en ce qui concerne la partie côtoise, et le Maire, Vice-Président du festival, défend ces points de vue lors des discussions à Lyon (par exemple, cette année pour que l'on donne sous les Halles, le concert inaugural gratuit, et le **Requiem**, c'est-à-dire pour produire deux concerts au lieu d'un seul).

— il règle, avec le concours des services municipaux, l'ensemble des problèmes d'aménagement des Halles (il faut aller chercher estrades et praticables à Avignon et Fontaine !), de la salle des fêtes, etc.

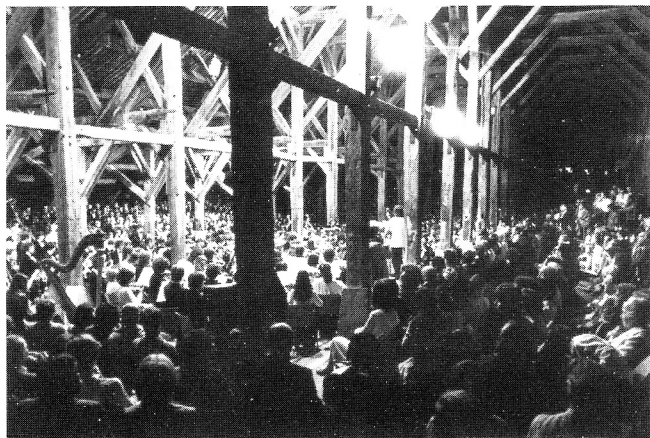
— il veille à une publicité particulière pour tout ce qui se déroule à La Côte-Saint-André (affiches, programmes, documents).

— il assure l'accueil des visiteurs et leur procure divers renseignements,

— il accueille aussi artistes, musiciens, choristes,

— il assure, avec le concours des sociétés locales, l'organisation matérielle des différents concerts, les entrées.

Les représentants de l'Association Nationale Hector BERLIOZ, ceux de la société Philharmonique et ceux de la chorale Chante-Bièvre y sont associés ainsi que quelques personnes qui, sur le plan local, ont proposé spontanément leur concours; en tout, une vingtaine de bénévoles.



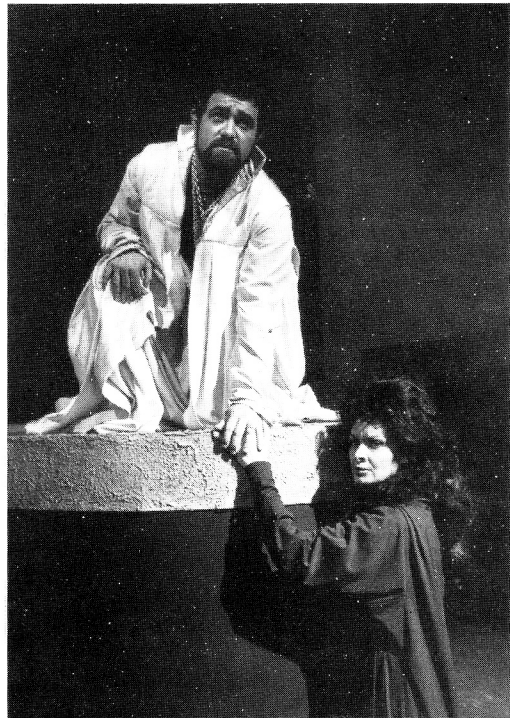
Ouverture du Festival sous les Halles de La Côte-Saint-André.
(Photo Freddy Libman)



Une heure d'intimité avec Berlioz (église paroissiale).
(Photo Freddy Libman)



Concert au château Louis XI.
(Photo Freddy Libman)



Nadine DENIZE (Cassandre)
et Jean-Philippe LAFONT (Chorèbe).
(Photo Bernard)



Margarita ZIMMERMANN (Didon)
et Stan UNRUH (Enée).
(Photo Ganet)



Dispositif scénique pour les TROYENS. (Photo Ganet)

LES TROYENS AU FESTIVAL BERLIOZ

Deux ou trois points méritent sans doute d'être dits ou redits à propos de la création des TROYENS au Festival Berlioz :

● L'article de Gérard Condé dans le MONDE du 23.9.80 est globalement positif. Les réserves qu'il adresse à la mise en scène sont recevables, non pas tant selon moi à cause de l'espace original qui oblige sainement à chercher de l'inédit, ni à cause du statisme de la gestique (qui rappelle bien la tragédie antique, et qui reste l'heureux contrepoint d'une musique si vivante, en lui laissant tout son pouvoir de suggestion), qu'à cause d'un manque de recherche et d'idées qui auraient permis de tirer profit de cette situation redoutable mais passionnante. Il est vrai que dans de telles conditions, la retransmission télévisée n'ira pas sans problème, et à moins de tomber sur un réalisateur de génie, il y a à craindre sérieusement pour l'image qu'on donnera encore de l'opéra berliozien. Cela dit, la caméra, si l'on sait en profiter, a des possibilités que la scène n'offre pas, et l'expérience mérite d'être menée à terme. Mais gare à la paresse !

● Les faiblesses de certains chanteurs. Il est certain que ces pages souvent horriblement difficiles exigent des prouesses vocales, nerveuses, physiques et dramatiques. Margarita Zimmermann, sans doute crispée par le trac dans la première représentation, donna sa mesure dans la seconde : elle y fut admirable et souveraine, d'une maîtrise étonnamment naturelle. Son sourire quand elle fut acclamée par la foule en dit assez sur sa réussite qui tient de la révélation. Quant à Stan Unruh, s'il ne fut pas le «grand Enée» dont parle Panthée au 2ème acte, il ne méritait pas non plus de ne pas participer au triomphe final. La difficulté seule du rôle, et les efforts faits pour en venir à bout eussent exigé qu'il obtînt aussi sa part de louange.

● Généralisons donc le débat : Lyon, Bayreuth, Salzbourg ? Ou l'esprit d'un Festival, ou encore le choix d'une politique musicale. En deux mots : les monstres ou les jeunes ? Dilemme tranché la plupart du temps par le porte-monnaie. Soit ! mais est-ce si regrettable ? Il m'est arrivé — et récemment, et dans Berlioz — de voir des monstres se comporter comme d'innombrables cabotins plébiscités par de non moins innombrables téraphiles. Je ne suis pas de ceux-là : c'est la musique que j'aime et non tel interprète, ou du moins je n'aime celui-ci que s'il se met au service total de celle-là. En ce sens il y a parfois des joies bien plus profondes à découvrir de jeunes artistes, tellement plus naturels, sincères, honnêtes et humbles, fussent-ils moins parfaits techniquement. Finalement entre les deux, mon cœur ne balance pas. Et puis les complexes sont-ils vraiment de mise ? A part deux ou trois têtes, où sont donc aujourd'hui les monstres indiscutables à Bayreuth ou à Salzbourg ? Qu'on ne se méprenne pas sur mon propos présent : d'une part il n'est pas question d'exclure qui que ce soit (encore que les cachets scandaleusement lourds font bien d'être écartés). D'autre part il est évident que le perpétuel manque d'argent pour le nouveau Festival est INDIGNE. Il faut enfin assurer à cette fête berliozienne les moyens de ses ambitions, et ce définitivement.

● Reste à parler de l'excellent à la grande puissance : pratiquement tous les rôles secondaires, les chœurs, l'orchestre, et l'initiateur de ce travail prodigieux : Serge Baudo, qui allie ce qui manque ailleurs si cruellement, rigueur et passion, maîtrise et violence. Imagine-t-on la patience acharnée pour arriver à cette totale réussite musicale, malgré les obstacles, et l'humilité tellement humaine de ne mettre en avant que Berlioz et son œuvre ?

Par delà les faiblesses, un triomphe vrai qui appelle un immense merci à tous les artistes qui ont participé à cette création tant attendue (dirais-je la joie pour le professeur que je suis, d'avoir retrouvé un de ses anciens élèves dans les chœurs ?).

Si les TROYENS reviennent de loin, il ne faut en aucun cas qu'ils y repartent. Que donc la télévision ne ménage pas ses efforts, que le disque nous soit vite rendu disponible, et que l'œuvre, dont l'écoute directe nous a bouleversés de son incomparable grandeur soit désormais reprise et reprise encore, partout en France et ailleurs, aussi respectueusement et aussi souvent que La TETRALOGIE ou PELLEAS (pour ne parler qu'entre égaux). Que ce soit un début, LE début ! Si mère qu'elle soit 122 ans après l'achèvement de l'ouvrage, la revanche d'HECTOR BERLIOZ.

Dominique CATTEAU

*
**

● M. et Mme Bernard Fort nous ont fait part de la naissance de leur deuxième fils, Louis-Antoine, le 16 février 1980.

● M. et Mme Alain Raynaud nous ont annoncé la naissance de leur deuxième fille Estelle, le 24 avril 1980.

A nos collaborateurs, heureux parents, nos vives et sincères félicitations.

BERLIOZ ET LE LATIN DANS LES TROYENS

LEXIQUE ET CLIMAT

Qui aborde **Les Troyens** risque de se laisser décourager par une foule d'allusions à la mythologie, une cascade de noms propres, bien faites pour déconcerter le profane, oublieux de son latin de lycée, muré de tout le volume du Gaffiot, ce dictionnaire des jours anciens. Berlioz, parfaitement au fait, jonglait avec sa culture, sûr de lui.

Depuis, la régression des études latines a encore aggravé le problème de la compréhension. Ce que je vous propose, ce n'est donc certes pas un dictionnaire, mais plus modestement un lexique. Cependant, avant d'aller plus loin, arrêtons-nous à la qualité de frémissement qui règne dans **Les Troyens**, à ce que Claudel nommait «une lumière élyséenne et béatifique». Prenez la chanson d'Hylas par exemple. Comment ne pas murmurer le vers latin

Aequatae spirant aerae, datur hora quieti...

d'un souffle égal sont les brises, l'heure est au repos.

«Toute la mélancolie d'une Méditerranée lunaire», commentait Claudel... comment ne pas entendre ce vers, beau comme la nuit, fascinant comme la mer et la mort, tandis que le jeune Troyen se balance en haut de son mât et se grise de souvenirs, de vague et de torpeur ! pour enfin s'endormir... Berlioz ne dit pas si le jeune matelot, au bout de son sommeil, trouve l'engourdissement du néant. Mais il a sans doute à l'esprit, lui, fidèle lecteur de l'**Enéide**, en composant cette berceuse accordée à la palpitation cosmique, l'épisode du marin Palinure, endormi par les sortilèges de la nuit et précipité à bas de son navire. Réminiscence discrète sans doute, sensible pourtant dans la musique et comme elle, immense.

Les Troyens histoire (ou entrechoquement) de peuples, ne se peuvent concevoir sans l'arrière-plan des dieux.

Partagés en deux univers, l'Olympe et les Enfers (qui ne correspondent nullement à notre conception chrétienne de l'enfer) les dieux se répartissent des attributions précises sous la haute direction de Jupiter. Ce dernier n'en est pas moins souvent contesté, et son autorité est battue en brèche par d'autres dieux qui entendent présider aux destinées des humains. D'où des querelles intestines assez semblables à celles qui agitent les hommes.

Berlioz cite Pallas, alias Athéna chez les Grecs et Minerve pour les Latins, déesse de la sagesse, mais aussi de la puissance guerrière; susceptible et intransigeante déesse. C'est elle qu'invoquent les Troyens dans leur désir de se concilier les dieux :

Du roi des dieux, ô fille aimée, (elle est fille de Jupiter)

Du casque et de la lance armée,

Sage guerrière aux regards doux...

Assez ambigu, ce personnage de «douce» guerrière...

Autre guerrier, mais totalement farouche, Mars. Berlioz lui associe une autre divinité qui est, semblait-il, de son invention, lorsqu'Enée s'écrie «Mars ! Erinnyes ! conduisez-nous ! «car si l'on trouve mention des **Erinnyes**; nulle trace d'**Errinys**. Berlioz songe sans aucun doute à une divinité punissant les crimes.

Mercury est le messager des dieux, pour les besoins de la cause, car on raconte qu'il est aussi le dieu des commerçants et des voleurs. Son apparition, destinée (au sens fort) à rappeler à Enée sa mission, la recherche de l'Italie, est très significativement placée sous le signe de la lune : c'est dans cette lueur qu'il apparaît, même lueur qui venait d'être goûtée par Enée et Didon célébrant la «blonde Phœbé» qui n'est autre que la lune. Si l'on ignore cela, on passe à côté du sens profond de cette scène : Mercury en se tenant dans la lumière de la lune, la tache de son ombre, et contribue à détraquer l'ordre cosmique qui enchantait les deux amants. Son intervention marque une rupture, la fin d'un monde de fêtes, de fleurs et de flots apaisés, le début d'un décalage. Bientôt il sera dit que «la mer, les monts, les bois profonds gémissent».

Tout le monde sait que Vénus est la déesse de l'amour, mère de Cupidon et d'Enée. Mais lorsque Didon parle du «fils de Cythérée», il faut se rappeler que c'est un des noms de Vénus, et que c'est bien d'Enée qu'il s'agit. Tout le duo d'amour, si l'on fait abstraction de la musique qui transcende tout, (mais c'est une erreur que de se borner à n'écouter que la musique aux dépens des paroles), apparaît, pour un lecteur non averti, comme un duel et non plus comme un duo, véritable joute oratoire dans laquelle les deux protagonistes se renvoient la balle à grand renfort de citations. Phœbé, Vénus, Anchise, Troilus, Cressida, Diane, Endymion, Cythérée... En réalité, ces noms et ces événements, parfaitement connus des deux héros, contribuent, par leur accumulation, à créer une densité psychologique toute différente du primesautier badinage d'amour emprunté à Shakespeare. L'intention est plus profonde : en se remémorant tous ces amoureux qui les précèdent, Enée et Didon n'ont cure de badiner, non plus que d'étaler gratuitement leur culture, mais à la fois se donnent l'alibi du passé (puisque nous avons des prédécesseurs, pourquoi ne pas les imiter), et le réconfort de la lignée illustre à laquelle ils ont conscience d'appartenir. Ils ont le sentiment d'être les égaux des mortels et des immortels dont ils viennent de rappeler les noms.

Phoebé déjà expliquée, de même que Cythérée (Enée est fils de Cythérée et d'Anchise), il reste à éclaircir l'allusion à Diane : déesse chasseresse réputée pour sa chasteté, qui aime pourtant le berger Endymion. Diane est plus ou moins, d'ailleurs, assimilée à la lune, ce qui renforce le symbolisme dont j'ai parlé.

Quant à Troilus et Cressida, ne faisant pas partie des dieux, nous les retrouverons tout à l'heure.

Restent à élucider les attributions de dieux plus mineurs, (du moins dans le rôle qu'ils jouent dans l'opéra).

Cybele, déesse de la terre; Cérés, de l'agriculture; Vesta, du foyer; Bacchus, dieu du vin. Ils contribuent à la vie du livret.

Avant de pénétrer aux Enfers, que la tradition situe sous terre, il faut franchir le Ténare qui est leur seuil.

Sur les Enfers (séjour des morts sans notion obligatoire de supplice — cela dépend de l'endroit ou l'on est assigné), encore nommés le Tartare ou l'Erèbe, règne Pluton. Pour parvenir dans ces lieux, il faut payer le passage au nautonnier, Charon, que Berlioz orthographe Caron. On risque de croiser Hécate, divinité à trois têtes, à moins qu'elle ne soit allée hanter la terre.

Le Chaos est aussi une dénomination de l'Enfer, de même que l'Erèbe, mais tous deux peuvent être personnifiés; c'est ainsi qu'Anna et Narbal invoquent Erèbe et Chaos comme des divinités.

Double univers donc, que celui de l'Olympe et celui des Enfers, univers complémentaires et également implacables. Ces dieux « régulateurs de l'univers » comme les nomment les Troyens sont plus volontiers des dieux qui mutilent... Mais c'est la matière d'un autre article et il est temps d'en venir aux humains.

Priam, roi de Troie, et Hécube, son épouse, eurent, dit-on, cent enfants, mais rassurez-vous, Berlioz ne les cite pas tous. Les plus importants : Hector, le valeureux guerrier, le malchanceux Hector tué par le Grec Achille. L'épouse d'Hector : Andromaque; leur fils : Astyanax. Ici il faut ouvrir une parenthèse indispensable pour la compréhension du revirement de Didon. Celle-ci est veuve de Sichée et a juré de lui rester fidèle. Elle se sent donc coupable d'aimer Enée. Mais apprenant qu'Andromaque a épousé Pyrrhus, le fils d'Achille, « le fils du meurtrier de son illustre époux », elle abandonne tout remords — son cas est loin d'être aussi grave.

Vient ensuite Pâris, qui enleva la belle Hélène, (un sujet que d'autres traitent d'une main plus lestée !) ce qui fut cause de la guerre de Troie, le mari grec d'Hélène, le roi Ménélas, ayant convoqué ses collègues afin d'aller quérir son indigne épouse...

Puis Cassandre, l'héroïque vierge, jumelle d'Hélénus, tous deux possédant le don de prophétie. Mais Cassandre ayant refusé de céder au dieu Apollon, il lui ôta le pouvoir d'être écoutée... on sait le reste.

Frère de Cassandre : Troilus, cité par Enée; ce jeune Troyen était épris de Cressida, la fille du devin grec Chalcas.

Autres enfants : Ilione, citée en passant, Laocoon, grand-prêtre, (on ne sait pas assez qu'il est frère de Cassandre). Et aussi une fille que Berlioz ne cite pas, n'ayant pas voulu s'encombrer d'un personnage supplémentaire qui aurait alourdi l'intrigue : Creuse, sœur de Cassandre elle aussi. Je la mentionne parce qu'elle est l'épouse d'Enée et la mère d'Ascagne. (Elle périt dans l'incendie de Troie).

Restent à élucider des problèmes mineurs mais qui risquent de provoquer des contresens : par exemple, lorsque Didon s'écrie « Armez-vous, Tyriens ! Carthaginois, courez ! » elle ne s'adresse pas à deux peuples; mais Carthage (située en Libye, actuelle Tunisie), était une colonie fondée par les Tyriens (actuels Libanais — à ne pas confondre avec la Libye). Ce peuple pouvait même prendre une troisième dénomination, Phéniciens, en latin « puni » d'où le terme de guerres puniques qui opposeront les descendants de Didon à ceux d'Enée, (le chef carthaginois — ou tyrien — ou phénicien — ou punique étant Annibal plus volontiers orthographié Hannibal).

Dans le même ordre d'idées, il faut savoir que les Troyens se nomment aussi phrygiens. Qu'Ilion est une autre façon de désigner Troie. Que Pergame est le nom de la citadelle de Troie.

Que les Grecs s'appellent aussi Myrmidons ou Thessaliens du nom de leurs divers peuples; quand Cassandre traite ses compatriotes de « Thessaliennes », c'est une insulte : elle les renie.

Enfin, un terme peut surprendre dans la bouche d'Enée : lors de son monologue, il parle de « couronner sa gloire aux champs ausoniens ». Ce mot un peu rare et pompeux, choisi par Enée dans un moment où précisément il a besoin de se griser de formules pour se fortifier dans sa résolution de partir, désigne simplement la partie centrale de l'Italie, l'Ausonie, contrée où aborderont les Troyens.

Mortels et immortels, villes et contrées, souffle des mers, souffle des vents... Antique Libye... dieux du Ténare... blonde Phoebé... Jusque dans leur énonciation, ces mots vivent de poésie. Ils nous chantent l'histoire d'un peuple ancien, ils nous disent que l'Antiquité et la mythologie nous sont tout proches, car c'est de cette civilisation-là que la nôtre s'est nourrie, et nous l'oublions trop. Enfin, ces noms-là nous parlent d'un petit garçon de douze ans qui commença par rechigner pour apprendre ses vers latins, puis qui, très vite, mêla les larmes de l'émotion à la récitation de Virgile, et finit par nous donner les **Troyens**, l'œuvre de l'Humanité de toujours.

A TRAVERS CHANTS

ou Impressions de Choristes

En 1979, lors de la création du festival Berlioz, on fit appel aux chorales régionales pour assurer les concerts d'ouverture. La toute jeune chorale «Chant-Bièvre» de La Côte-Saint-André, malgré son peu d'expérience, se fit un devoir d'y participer afin de représenter la ville natale du compositeur. Ce devoir devint vite un plaisir et c'est avec joie que «Chante-Bièvre» prêta son concours au festival 1980.

* *
*

Au milieu de tous les choristes, dont certains étaient très qualifiés, nos Côtos ressentiaient un peu d'appréhension, mais le Chef, Bernard Têtu, avec son dynamisme et sa gentillesse, n'excluant pas la fermeté, avait tôt fait de nous mettre en confiance dès les «poil, poil, poil...» ou les «fal, fal, fal...» des vocalises. C'était chaque fois deux heures et demie de travail intense dans des conditions matérielles pas toujours confortables, mais nous sortions de là très satisfaits des progrès accomplis.

Parallèlement à cette préparation, Mesdames Gillet et Quintin avaient regroupé des enfants venus de tous les établissements scolaires locaux pour l'étude d'un couplet de la **Marseillaise** et de la **Prière du Matin**. Ils se retrouvèrent 64, les vendredis de 18 à 19 h. tous ardents à donner une bonne prestation.

Et ce furent les concerts du 17 septembre, devant l'auditorium de Lyon, et du 19 septembre, sous nos vieilles Halles envahies par la foule. La présence de ce nombreux public et ses applaudissements furent la récompense des choristes de «Chante-Bièvre».

Déjà il faut penser au festival 1981, l'étude du **Requiem** sera longue et ardue, nous y mettrons tout notre cœur. La possession d'un piano faciliterait grandement notre travail, mais notre chorale est encore trop récente et manque de moyens pour l'acquiescer. Peut-être une âme généreuse pourrait-elle nous aider par un prêt ou un don ?...

M. COTTIN - Chorale de la Côte-Saint-André.

Le troisième Festival Berlioz est, en ce mois de février déjà en préparation dans les chorales régionales. En priorité noter leur enthousiasme, car il faut venir à Lyon un soir de semaine, de Bourg-en-Bresse, Chambéry, La Côte-Saint-André, Roanne, les Lyonnais bien sûr étant favorisés. Il y a l'installation... Une demi-heure est prévue pour regrouper les voix. La répétition peut commencer sous la direction de Bernard Têtu, un bon moment de vocalises puis répétition proprement dite, travail par fragments, par pupitre. Courte pause, reprise, la fin de la séance est déjà là. Prochaine répétition dans un mois.

Il ne faut pas oublier la journée si sympathique passée à La Côte un jour de juin dernier. Une grande journée pour perfectionner, enchaîner en pensant déjà à septembre !

Madeleine BONNET - Chorale de Lyon.

Coucou, me voilà, c'est moi une choriste ! de quelle ville ???? de France !!!!

L'important, c'est de participer, et nous avons à travailler Berlioz ; c'est bien lorsqu'on est fervente admiratrice de son œuvre, d'autant plus motivée par une ascendance dauphinoise, mais passons.

Un certain dimanche de mai, nous voici à La Côte-Saint-André, le berceau familial de notre grand oublié. Nous arrivons en grand nombre, les cars hésitent, nous avons rendez-vous au château — où est-ce ?? Ah voilà !, bien ! L'itinéraire est fléché, tant mieux, c'est bien organisé.

Mon Dieu, nos mastodontes ont de la peine à se faufiler dans les étroites rues, pas construites pour leur énorimité, est-ce un mal ! ça y est, nous y voilà, un grand parking est prévu, et voici le souriant accueil de charmantes dames hôtes, qui aiguillent chaque groupe vers les salles de répétition, car nous sommes venus pour travailler et non pour bavarder.

Travail assidu toute la matinée, il faut bien assimiler les directives de notre chef et répéter (cent fois sur le métier remettons notre ouvrage). Le temps passe, les estomacs se creusent, ça donne faim de chanter ! Oui ! (Un de mes chefs nous disait que les chanteurs étaient des travailleurs de force !). On nous libère : rendez-vous à 14 heures.

On tire les repas des sacs, installés de ci de là, dans la grande enceinte de ce beau château si bien restauré. Mais aurons-nous le temps de faire une escapade, pour admirer les Halles, où nous aurons le plaisir de chanter en septembre, et puis dépêchons-nous vite, il y a le musée à voir, recueillons-nous devant les témoignages de vie d'un génie musical, vite, vite, il ne faut pas faire attendre le chef.

Nous reprenons le travail, tout se met en place, les notes, la mesure, les nuances. Ah ! zut ! j'ai loupé un silence, je suis partie trop tôt, reprise, ça y est, je ne l'ai pas raté cette fois.

Le temps passe, mon Dieu il y a encore tant à faire, la journée a passé très vite, mais pour aujourd'hui cela suffit, il faut rallier les cars.

Voilà c'est fini, la journée a été bien remplie; mais nous sommes satisfaits, nous avons été bien accueillis, nous avons bien travaillé, alors au revoir «LA COTE». A bientôt en septembre !

Une choriste parmi les autres

NOTES BREVES SUR LE MUSEE

Depuis la restauration du Musée, sa fréquentation a été très satisfaisante et depuis deux ans, grâce au Festival Berlioz, nous y avons accueilli beaucoup de personnalités de la musique, dont le chef d'orchestre Akuko Yosaki et ceux du Festival, S. Baudo et S. Cambreling; des critiques musicaux : B. Gavoty, J. Lonchamp, G. Condé; des musicologues : Brigitte Massin, J. Chailley, F. Piatier, ainsi que les spécialistes anglais David Cairns, Hugh Mac Donald. Enfin, plusieurs professeurs du Conservatoire de Grenoble qui promettent de revenir avec les élèves de leurs classes.

A ces nouvelles des mois passés, ajoutons-en deux autres. Celle, toute récente, de l'annonce d'un magnifique enrichissement avec le don consenti par trois descendants d'Adèle Berlioz. Mesdames Berlencourt, Rouselon, ainsi que leur frère, le Père Chapot, ont la générosité d'offrir au Musée environ deux cents lettres qu'ils conservaient précieusement, les lettres que Berlioz avait écrites à sa famille. Chaque été, le Père Chapot vient au Musée. L'émotion nous gagne déjà à la pensée de sa prochaine visite les premiers jours d'août, avec ce splendide cadeau, car les mots sont tellement insuffisants pour exprimer remerciement et reconnaissance !

Quant à la dernière nouvelle qui concerne le projet d'une salle de consultation souhaitée par certains membres de l'A.N.H.B., il reste à mettre au point :

1. Les conditions d'admission.
2. Ce qui devra être (ou ne pas être) communiqué.
3. La surveillance.

Ces précisions devant être soumises à l'Inspecteur des Musées classés et contrôlés dont il faut obtenir l'accord.

Les crédits votés par le Conseil Général, en 1980, ont permis aux Monuments historiques d'effectuer la restauration de cette salle, voisine du Secrétariat.

Le cadre est donc déjà prêt. Souhaitons que les personnes qui ont eu l'initiative de ce Centre de documentation mis à la disposition des chercheurs, expriment toutes leurs propositions à la prochaine Assemblée Générale et qu'elles soient acceptées par l'Inspecteur des Musées classés et contrôlés.

Le Conservateur
Henriette BOSCHOT

Les fidèles et dévoués gardiens du Musée, M. et Mme PARRET en fonction depuis 1969, ont pris une retraite bien méritée en octobre 1980.

Nous souhaitons la bienvenue à leurs sympathiques successeurs, M. et Mme JACQUET.

RETROSPECTIVE D'UNE ANNEE BERLIOZ à Bourgoin-Jallieu Collège Champ-Fleuri - Année 1978-79

Professeur d'Education Musicale, j'ai annuellement la charge de cinq à six cents élèves. L'occasion est excellente pour eux et pour moi de leur apporter l'écho du Festival Berlioz et d'ouvrir ainsi l'année scolaire dans l'ambiance fiévreuse de la musique de notre grand romantique. Les vingt classes dont j'ai la charge se mettent volontiers à la recherche d'articles, de compte rendus, de photos. Voilà les classeurs de musique rapidement ornés de documents enrichissants et attrayants. On élabore ainsi un «grand classeur Berlioz», qui est déjà et sera à la disposition des élèves et des professeurs.

Dans différentes classes plus réceptives, la danse autour de Berlioz a soulevé l'enthousiasme : en 3e, on danse le Bal de la Fantastique, en 6e, c'est la Danse des Sylphes et le Menuet des follets. Ces deux danses ont été illustrées joliment par des dessins évocateurs, certains sont conservés dans le «Classeur Berlioz».

En 5e, j'ai proposé une exposition sur le thème : «Berlioz, écrivain, poète et humoriste». Cette exposition sur cinq grands panneaux est restée quelque temps au Centre Régional de Documentation Pédagogique de Grenoble, puis à Chambéry. Nous avons découvert ensemble la verve cinglante et l'esprit caustique de notre Dauphinois. D'autre part, sur une cassette, cette même classe, chante **Le chœur des Paysans** et dialogue la rencontre fort amusante de Cherubini et Berlioz sur les entrées au Conservatoire : côté Dames, et côté Messieurs : vous devinez sans aucun doute que notre Berlioz préférerait l'entrée des dames !!

Il faut souligner l'effort des élèves tout au long de l'année 79-80. Tous leurs travaux ont été exposés au Collège Champ-Fleuri dès octobre 80.

Il y a encore beaucoup à découvrir; nous allons continuer modestement mais sûrement à faire connaître et aimer Berlioz dans son pays, lui qui fut si longtemps méprisé.

Marie-Thérèse POIRIER
Professeur d'Education Musicale

FESTIVAL BERLIOZ 1981

(14 - 20 septembre)

A LYON

Lundi 14 septembre

18 h 30 - Place Charles-de-Gaulle
Concert d'ouverture

Cantates avec chœurs et orchestre

19 h 30 - Auditorium Maurice-Ravel
Spectacle audio-visuel

20 h 30 - Auditorium Maurice-Ravel

La Mort de Cléopâtre

La Symphonie Fantastique

Solistes : Jessye Norman

Orchestre de l'Opéra de Paris

Dir. : Antal Dorati

(Prix : 50, 80 et 120).

Mardi 15 septembre

11 h - Auditorium Maurice-Ravel

Conférence, par David Cairns
(gratuit)

20 h 30 - Auditorium Maurice-Ravel

Béatrice et Bénédict

Solistes : Alicia Nafe, Ian Caley, Christiane Eda-Pierre,
Gabriel Bacquier.

Chœurs et orchestre de Lyon

Mise en scène : J.L. Thamin

Décoratrice : D. Borg

Dir. : John Nelson

(Prix : 50, 80 et 120).

Mercredi 16 septembre

11 h - Auditorium Maurice-Ravel

Conférence, par P. Olivier
(gratuit)

Judi 17 septembre

20 h 30 - Auditorium Maurice-Ravel

Les Nuits d'Été

La Symphonie Fantastique

Solistes Barbara Hendricks

Orchestre de l'Opéra de Paris

Dir. : Antal Dorati

(Prix : 50, 80 et 120).

Vendredi 18 septembre

11 h - Auditorium Maurice-Ravel

Conférence par M. Clavaud
(gratuit)

20 h 30 - Palais des Sports

Requiem

Soliste : Stuart Burrows

Chœurs de l'Opéra de Lyon

Chœurs régionaux

Chœur basque

Chœurs de Sofia

Orchestre de l'Opéra de Paris

Orchestre de Lyon

Dir. : Serge Baudo

(Prix : 20, 50, 80 et 120).

Samedi 19 septembre

Mardi 22 septembre

20 h 30 - Auditorium Maurice-Ravel

Béatrice et Bénédict

(Prix : 50, 80 et 120)

Du 14 au 19 septembre

Auditorium Maurice-Ravel
Spectacle audio-visuel.

A LA COTE-SAINT-ANDRÉ

Lundi 14 septembre

18 h - Salle des Fêtes
Les Troyens (projection I)
21 h - Salle des Fêtes
Les Troyens (projection II)
(gratuit)

Mardi 15 novembre

16 h 30 - Eglise
Une heure d'intimité avec Berlioz
(prix : 10 f)
20 h 30 - Sous les Halles
Concert d'ouverture
Cantates avec chœur et orchestre
(gratuit)

Mercredi 16 septembre

16 h 30 - Eglise
Une heure d'intimité avec Berlioz
(Prix : 10 f)
17 h 30 - Salle du District
Conférence par M. Clavaud
(gratuit)
20 h 30 - Salle du Château
Récital P. Reach, piano
(Prix : 30 f)

Jeudi 17 septembre

16 h 30 - Eglise
Une heure d'intimité avec Berlioz
(Prix : 10 f)
18 h - Salle des Fêtes
Les Troyens (projection I)
21 h - Salle des Fêtes
Les Troyens (projection II)
(gratuit)

Vendredi 18 septembre

16 h 30 - Eglise
Une heure d'intimité avec Berlioz
(Prix : 10 f)
17 h 45 - Salle du District
Conférence par P. Olivier
(gratuit)

Samedi 19 septembre

17 h 45 - Salle du Château
Récital P. Reach, piano
(Prix : 30 F)

Dimanche 20 septembre

16 h 30 - Eglise
Une heure d'intimité avec Berlioz
(Prix : 10 f)
17 h 45 - Salle du District
Conférence par D. Cairns
(gratuit)
20 h 30 - Sous les Halles
Requiem
(Voir Lyon - 18 septembre)
(Prix : 30 f)

Tous les jours

Maison natale de Berlioz
Rue de la République
de 9 h à 12 h et de 14 h à 18 h.

Renseignements et Location

LYON :
Salle Hector Berlioz
Auditorium Maurice-Ravel
149, rue Garibaldi
69003 LYON
Tél. (7) 860.85.40

LA COTE-SAINT-ANDRE

Mairie de la Côte-Saint-André
38260 La Côte-Saint-André
Tél. (74) 20.53.99
(74) 20.26.10

PREMIER DEJEUNER BERLIOZ...

pour les Sociétaires de la Région de Paris.

C'est le 6 décembre 1980 qu'à l'initiative d'HEVELYNE, a eu lieu le 1er déjeuner BERLIOZ, organisé pour commémorer le 150e anniversaire de la création de la **Symphonie Fantastique**.

Une quarantaine de nos Adhérents de la région parisienne se sont donc retrouvés au Restaurant Le Guerlande, à deux pas du cimetière de Montmartre. Parmi les participants, nous avions la joie de compter M. Bondeville, président de notre Comité d'Honneur; le professeur Jacques Chailley, membre du Comité d'Honneur; M. Frédéric Robert, annotateur du Tome II de la **Correspondance Générale**; notre conservateur, Mlle Henriette Boschot, ainsi que quelques-uns de nos plus fidèles amis qui nous ont rejoints à l'époque où l'Association ne disposait ni de moyens ni d'audience, tels Huguette Cavé, Paul Renault, Jacques Lecomte.....

Accueillis par notre secrétaire générale, Thérèse Husson, nos amis étaient visiblement très heureux de se retrouver ou de faire connaissance, tandis qu'à l'issue de ce déjeuner animé et sympathique, certains sociétaires nous remettaient une liste de suggestions dont il sera tenu compte pour le plus grand bien de l'A.N.H.B.

Enfin, HEVELYNE prenait la parole pour évoquer, avec une ferveur qui lui valut de chaleureux applaudissements, la création de la **Symphonie Fantastique**. Nos lecteurs trouveront ci-après le texte intégral de cette communication.

Bravo et merci à HEVELYNE pour cette heureuse initiative qui devrait trouver un écho dans toutes nos Régions. Et rendez-vous l'an prochain !

*
* *

Le 2e déjeuner Berlioz aura lieu le samedi 5 décembre 1981. Nos amis de la Région parisienne seront avisés en temps utile par une circulaire.

* *
*

Évocation de la création de la Symphonie Fantastique.

1830... 150 ans déjà ! Les témoins de l'époque se doutèrent-ils qu'ils vivaient en cette année-là un moment historique particulièrement important ? car dans toutes les mémoires, 1830 reste l'année des 3 Glorieuses et du sommet du Romantisme.

Elle promettait, cette année-là, dès son début, puisqu'elle vit d'abord « la bataille d'Hernani » le 25 février. Fiévreusement, Berlioz écrivait les dernières notes de la **Symphonie Fantastique** qu'il annonçait ainsi à son ami Humbert Ferrand dans une lettre du 16 avril 1830 :

(...) Voilà, mon cher, le plan exécuté de cette immense symphonie. Je viens d'en écrire la dernière note. Si je puis être prêt le jour de la Pentecôte, 30 mai, je donnerai un concert aux Nouveautés, avec un orchestre de deux cent vingt musiciens. J'ai peur de ne pouvoir pas avoir la copie des parties. A présent, je suis un stupide; l'effroyable effort de pensée qui a produit mon ouvrage a fatigué mon imagination, et je voudrais pouvoir dormir et me reposer continuellement. Mais, si le cerveau sommeille, le cœur veille, et je sens bien vivement que vous me manquez. O mon ami, ne vous reverrai-je donc pas ?»

Berlioz espérait donc la création de cette œuvre nouvelle à tous les points de vue, le 30 mai. Les circonstances de ce renoncement ont été décrites dans le chapitre 26 des Mémoires :

«Le Théâtre des Nouveautés s'étant mis, depuis quelque temps, à jouer des opéramiques, avait un assez bon orchestre dirigé par Bloc. Celui-ci m'engagea à proposer ma nouvelle œuvre aux directeurs de ce théâtre et à organiser avec eux un concert pour la faire entendre. Ils y consentirent, séduits seulement par l'étrangeté du programme de la symphonie, qui leur parut devoir exciter la curiosité de la foule. Mais, en voulant obtenir une exécution grandiose, j'invitai au dehors plus de quatre-vingts artistes, qui, réunis à ceux de l'orchestre de Bloc, formaient un total de cent trente musiciens. Il n'y avait rien de préparé pour disposer convenablement une pareille masse instrumentale; ni la décoration nécessaire, ni les gradins, ni même les pupitres. Avec ce sang-froid des gens qui ne savent pas en quoi consistent les difficultés, les directeurs répondaient à toutes mes demandes à ce sujet : «Soyez tranquille, on arrangera cela, nous avons un machiniste intelligent». Mais quand le jour de la répétition arriva, quand mes cent trente musiciens voulurent se ranger sur la scène, on ne sut où les mettre. J'eus recours à l'emplacement du petit orchestre d'en bas. Ce fut à peine si les violons seulement purent s'y caser. Un tumulte, à rendre fou un auteur même plus calme que moi éclata sur le théâtre. On demandait des pupitres, les charpentiers cherchaient à confectionner précipitamment quelque chose qui pût en tenir lieu; le machiniste jurait en cherchant ses fermes et ses portants, on criait ici pour des chaises, là pour des instruments, là pour des bougies; il manquait des cordes aux contrebasses; il n'y avait point de place pour les timbales, etc., etc. Le garçon d'orchestre ne savait auquel entendre; Bloc et moi nous mettions en quatre, en seize, en trente-deux; vains efforts ! l'ordre ne put naître, et ce fut une véritable déroute, un passage de la Bérésina de musiciens.»

Le concours pour le prix de Rome arriva, et, c'est enfermé dans les murs de l'Institut que Berlioz entendit le fracas de la révolution qui devait renverser Charles X et proclamer roi Louis-Philippe. Le Grand prix de Rome couronne enfin notre héros tenace -- ne se présente-t-il pas depuis 1826 ? Après la remise officielle de la médaille d'or, Berlioz peut songer à l'exécution de sa **Symphonie fantastique**.

C'est le 5 décembre 1830 au Conservatoire que ce grand événement a lieu. Berlioz était-il conscient d'avoir offert au monde de la musique l'œuvre qui fera toute sa renommée future ? Pensait-il que de grands compositeurs contemporains se pencheraient avec intérêt sur cette nouvelle conception de la symphonie tel Liszt qui en fit la réduction pour piano grâce à laquelle Schumann, si clairvoyant, put apprécier le chef-d'œuvre et en publier l'analyse.

Ce n'était certes pas la première fois que Berlioz était joué en public : sa **Messe solennelle**, le 10 juillet 1825; l'ouverture de **Waverley**, l'ouverture des **Francs-Juges**, une mélodie pastorale, extraite des **Francs-Juges**, la **Révolution Grecque**, la **Marche religieuse des Mages** le 26 mai 1828; le **Concert des Sylphes**, extrait des **Huit scènes de Faust**, le grand air de Conrad des **Francs-Juges** le 1er novembre 1829, avaient ouvert le feu; mais cette symphonie imprégnée de son être intime et profond, c'était autre chose. Et «cette autre chose» avait inspiré à Fétis la critique suivante, parue dans la **Revue Musicale** :

*«Le concert de Monsieur Berlioz avait attiré grand nombre d'amateurs, d'artistes et de curieux. Ce jeune musicien, poussé par son instinct vers une route nouvelle, a de nombreux partisans parmi la jeunesse, toujours avide de nouveautés... C'est une composition fort extraordinaire que cette **Symphonie fantastique**. Le génie des effets neufs s'y manifeste de la manière la plus évidente, et deux parties (le **Bal**, la **Marche du supplice**), annoncent une imagination vaste; enfin, on y trouve une physionomie individuelle prononcée, en dehors des formes ordinaires de l'art».*

Pour terminer, nous citerons la conclusion d'un essai sur l'expression de la musique instrumentale par Georges Noufflard, paru en 1880 dans une étude consacrée à la **Symphonie fantastique**.

(...) A défaut d'une explication que la musique ne peut pas donner, certaines parties des dernières œuvres de Beethoven sont restées obscures. Ce fut Berlioz qui, le premier vit clairement qu'ainsi comprise la musique instrumentale avait besoin d'être accompagnée au moins d'un programme. Et, prenant pour point de départ cette donnée nouvelle, il a pu écrire même après Beethoven une symphonie qui portât les traces d'une conception brûlante et primesautière.

*C'était le seul parti qui convint à un esprit ardent, original et essentiellement créateurs; c'était aussi, disons-le, à tout égard le meilleur. En identifiant l'idée principale de son poème musical avec une mélodie qui, dans le cours de l'œuvre, est variée d'une façon analogue, aux modifications que subit cette première, Berlioz a pour ainsi dire posé les bases du drame musical contemporain. En assouplissant la mélodie, en la transformant de mille façons diverses, en la liant rapidement et avec une merveilleuse habileté à d'autres mélodies complètement différentes — en cela il fut le continuateur de Beethoven —, il a donné à la musique la mobilité et la vivacité nécessaires pour pouvoir tenter de s'unir à un organe aussi prompt que la parole. Cette influence s'est exercée sur toute notre école de musique dramatique contemporaine; car si le public est resté ignorant de l'œuvre de Berlioz il n'en a pas été de même pour les maîtres. Enfin, lorsque Richard Wagner abandonna la division arbitraire de l'opéra en récitatifs, airs, duos etc., pour en faire un ensemble musical compact, dont tous les motifs correspondraient aux idées et aux caractères qui forment le sujet du drame et se développeraient parallèlement avec eux, il n'a fait qu'appliquer à une œuvre scénique le plan de la **Symphonie fantastique**.*

*Mais ne rabaissons pas Berlioz au rôle de précurseur; il mérite mieux que cela. Sans doute la **Symphonie Fantastique** n'est pas encore un drame musical et elle dépasse les limites dans lesquelles devrait rester une symphonie pour qu'on pût la juger parfaite; mais les œuvres les plus parfaites ne sont pas toujours celles qui nous font éprouver les joissances les plus vives et les plus fines. Souvent celles qui répondent aux situations intermédiaires de l'esprit possèdent comme les demi-saisons un charme plus pénétrant et plus énivrant. Qu'est-ce, après tout, que ce que nous appelons perfection sinon un terme moyen qui ne s'obtient qu'au prix de biens des sacrifices. Les œuvres parfaites établies juste au milieu d'une région de la pensée n'en représentent pour ainsi dire que les zones centrales. Les œuvres intermédiaires au contraire situées sur les limites de deux mondes peuvent en combiner les beautés variées. Seul parmi les édifices qu'aît élevé la main de l'homme le temple grec mérite d'être appelé parfait. Combien de personnes cependant préfèrent la cathédrale gothique, qui pour s'élever plus haut vers le ciel a dû s'appuyer sur une ceinture de contreforts que les architectes peuvent non sans raison traiter dédaigneusement de béquilles. Ne pourrait-on pas lui comparer la **Symphonie Fantastique**, qui tout en conservant la noble symétrie de l'édifice symphonique a besoin de s'appuyer sur un programme pour s'élever plus haut dans le ciel de la poésie».*

NOS AMIS ONT LA PAROLE

Nous avons reçu de M. Xavier Charles, un double de la lettre qu'il avait adressée à M. Bernard Gavoty et nous le remercions de nous permettre de la publier de façon à ce qu'elle vienne à la connaissance de tous nos Sociétaires.

ARTICLE DE M. BERNARD GAVOTY

(Figaro Magazine du 17 janvier 1981)

Le «cas» Berlioz

Je viens de lire avec un intérêt passionné la thèse de doctorat de Monique Clavaud, soutenue à l'Université de Lyon, le 19 juin 1980 sur **Hector Berlioz : Visages d'un masque**. La jeune musicologue tente de distinguer le mélange de littérature et de musique inclus dans la **Symphonie Fantastique** et **Lélio**, du bouillant Hector. Du même coup, l'auteur ravive la discussion ouverte, mais jamais close, sur la **Fantastique** donnée à Paris, le 5 décembre 1830. Parce que Berlioz fournissait à l'auditeur un texte en cinq épisodes pour éclairer le sens de sa symphonie, on le pria de choisir entre deux arts distincts : poésie ou musique ?

Au fait, le «cas» Berlioz ne sera jamais expliqué clairement. Fils de médecin à la Côte-Saint-André, dans l'Isère, le jeune homme fut sommé par son père d'embrasser le même métier. Vaillie que vaillie, Hector poursuit à Paris de vagues études médicales, mais dégoûté par sa première dissection, il revient à la flûte et à la guitare de sa jeunesse : curieux instruments pour apprendre l'harmonie ! Ce sera toujours le point faible de Berlioz. Ne jouant pas une seule note de piano, il s'électrisait en face d'un orchestre, ayant reçu le génie des timbres, mais s'étant vu privé du don des enchaînements verticaux. Rappelons-nous sa candide confiance à Boieldieu, rencontré sur les boulevards : «**J'ai achevé mes «Troyens» il ne me reste plus qu'à trouver les accords !**».

Faisons une expérience : réduisons au clavier **Daphnis et Chloé**, de Ravel. Cela sonne très bien. A présent, mettons sur notre pupitre la **Fantastique**, c'est du gribouillis. Berlioz est un grand artiste qui s'est trompé d'instrument. On l'imaginerait peintre ou écrivain, plutôt que compositeur. Debussy met le doigt sur la plaie quand il note : «Berlioz fut toujours le musicien préféré de ceux qui ne connaissaient pas la musique...». Mais Debussy, amateur d'émotions sensuelles et raffinées et aux antipodes de Berlioz, épris de tableaux dramatiques, cherchant dans l'espace ce qu'il ne trouve pas dans les confins des cassolettes où Debussy enfermait ses rêveries mystérieuses. «Seuls, ajoute Debussy, les musiciens ont le privilège de capter toute la poésie de la nuit et du jour, de la terre et du ciel, d'en reconstituer l'atmosphère et d'en rythmer l'immense palpitation...» Et, ailleurs : «Berlioz n'est pas du tout musicien : il donne l'illusion de la musique avec des procédés empruntés à la littérature et à la peinture».

On m'accusera de m'abriter derrière le bouclier de Claude de France et d'attaquer, ainsi protégé, la thèse érudite de Mlle Clavaud ? Pas le moins du monde ! Pour la nième fois, je butte contre un mur que jamais on n'a pu enfoncer : le «cas» Berlioz, il est à jamais une énigme. Mais «l'homme de génie qui n'avait pas de talent» a des partisans irréductibles.

LETTRE de M. Xavier CHARLES

à

Monsieur Bernard GAVOTY

Montpellier, le 31 janvier 1981.

Monsieur,

Suite à votre article paru dans le FIGARO MAGAZINE 11313 (p.30) du 17 janvier 1981.

Vous avancez plusieurs arguments pour prouver que Berlioz n'était pas un compositeur digne de ce nom. Je pensais que, plus d'un siècle après la mort de Berlioz, ce genre de «louanges dithyrambiques» ne pouvait plus être publié.

Vous écrivez que seuls ceux qui ne connaissent pas la musique peuvent apprécier Berlioz; je pense avoir suffisamment de connaissances musicales pour être un contre-exemple vivant (sans s'attarder aux quelques chefs qui ont dirigé des œuvres de Berlioz : Davis, Karajan, Monteux..., j'en passe et des «moins musiciens» encore).

Berlioz ne connaissait pas l'harmonie ? c'est faux : vous n'avez sûrement jamais ouvert une partition de n'importe quelle de ses œuvres. Et pour prouver cela vous faites remarquer que Berlioz ne jouait que de la flûte et de la guitare. Non seulement la guitare est un instrument polyphonique mais il n'est absolument pas nécessaire de pratiquer un instrument pour apprendre l'harmonie. De plus quand on a lu les Mémoires de Berlioz, il est difficile d'accorder beaucoup de sérieux aux boutades qu'il a pu dire à Boieldieu (ou à un autre, Boieldieu étant mort en 1834, les Troyens datant de 1856-1858).

Depuis quand le piano est-il l'instrument type destiné à jouer une œuvre musicale ? De toute façon la Symphonie fantastique transcrite par Liszt est tout autre chose qu'un «gribouillis».

Berlioz aurait dû être écrivain ? Ne vous en déplaît-il l'était. Berlioz «génie sans talent» ? Argument usé et abscons.

Debussy n'aimait pas Berlioz ? Libre à lui, il était compositeur. Mais citer des notes de Debussy pour écrire la semaine suivante (FIGARO MAGAZINE 11319, p. 29, du 24.1.81) : «La critique de Debussy n'est qu'apparemment franche. Incisive et fourbe, telle nous apparaît-elle aujourd'hui», relève de l'amnésie. Ou alors vous prenez les lecteurs du Figaro-Magazine pour des imbéciles.

Une alternative s'impose :

– *vous ne pensez pas ce que vous avez écrit, et ce faisant j'aimerais que vous m'expliquiez les raisons profondes qui vous ont poussé à semer le doute (au mieux) dans l'esprit de milliers de personnes qui ont lu votre article et qui n'ont pas les connaissances musicales suffisantes pour comprendre ce que vous écrivez.*

– *vous pensez ce que vous avez écrit (ce qui me semble grave pour un critique musical qui se vante d'avoir connu de grands interprètes dont certains assurément aimaient les œuvres de Berlioz).*

Si les arguments que je viens de donner ne peuvent vous convaincre de votre tort, c'est que vous êtes aussi musicien que les «Romains» du XIXe siècle.

Avec mes meilleures salutations.

Un Berliozien
Xavier CHARLES

L'ONCLE D'HECTOR BERLIOZ

ou

LES SCRUPULES D'UN PROFESSEUR

Mes anciennes et anciens élèves se souviennent peut-être, qu'à propos de Berlioz et de la **Symphonie Fantastique**, je ne manquais pas de rattacher le sujet, à un détail d'intérêt local, pour «accrocher» la classe, par tous les moyens, à l'audition commentée.

Et d'affirmer, d'après Adolphe Boschot de l'Institut, biographe de Berlioz, que : «L'Oncle Marmion tenait garnison à Beauvais (vers 1821, alors qu'Hector Berlioz était étudiant en médecine). Officier mondain et célibataire, il venait souvent à Paris, prenait Hector, l'emmenait dîner au restaurant, et le conduisait à Feydeau ou à d'autres théâtres. (**Une vie romantique**)

J'évoquais aussi un très vieux souvenir du jeune Hector emprunté à ses **Mémoires**, où («l'Idéale bien-aimée» (caractérisée par un leitmotiv) apparaît resplendissante certain soir de Bal, à Meylan (Isère) tournoyant aux bras d'un bel officier balafre, qui n'est autre que l'oncle Marmion, préféré au petit collégien.

Et ce souvenir d'une enfantine déception, passe dans la 2ème partie de la Symphonie, intitulée **Un Bal**.

Qui ne se souvient d'un autre épisode toujours extrait des **Mémoires** dans lequel Berlioz, 50 ans plus tard, reviendra à ses premières amours !

.... Voici la maison... il sonne...il apprend que Madame Estelle Fournier est chez elle... il se trouble... On l'introduit «Dieu ! qu'elle est changée !» (*Rires de toute la classe*).

... Mais les auditoires scolaires ont fait place aux Clubs ou à la Société Académique de l'Oise. Je me proposais donc, vers 1975, de présenter une nouvelle série de Conférences-auditions avec projection de diapositives, dont une, consacrée à la **Symphonie Fantastique**, et destinée à la Société Académique. Au cours de cette séance, j'aurais cité les mêmes anecdotes, et surtout révélé le rôle que joua le Chef d'Escadron Marmion hôte de Beauvais, dans la gestation du chef d'œuvre de Berlioz.

Le temps ne manquant pas, je résolus de vérifier auparavant les dires d'Adolphe Boschot; ce qui me parut d'autant plus prudent, que mon collègue et ami regretté, l'historien Albert Launay, avait vainement recherché naguère, des traces de l'oncle Marmion, aux archives municipales et départementales.

Quelques démarches auprès du Service Historique (Château de Vincennes), me permirent de prendre connaissance des états de services de Jacques Félix Marmion (1787-1872), établissant, hélas ! qu'après s'être illustré dans toutes les campagnes napoléoniennes, ce demi-soldat réintégré, devenu Colonel de dragons et Commandeur de la Légion d'Honneur, ne tint jamais garnison à Beauvais !

A qui se fier, je vous le demande ?

Conférence avortée, bien entendu, faute de pouvoir trouver à la **Fantastique** quelque attache beauvaisienne...

Et surtout, regrets rétrospectifs d'avoir induit mes élèves en erreur, en accordant toute ma confiance à un éminent musicologue, membre de l'Institut !

Est-il humainement possible de tout vérifier ?

Et peut-on reprocher à un professeur de s'efforcer de rendre son cours plus attrayant ?

Robert DUFORSTEL
Professeur honoraire d'Education Musicale.

P.S. C'est en 1975 que j'ai signalé cette erreur mineure (sauf pour les Beauvaisiens), à Mlle Henriette Boschot, fille du célèbre biographe, et à Pierre Citron, professeur à la Sorbonne, chargé de la publication de la **Correspondance Générale** de Berlioz en 6 tomes, dont 3 sont parus chez Flammarion. Ce qui me valut l'honneur de devenir membre de l'Association Nationale Hector Berlioz.

*
**

ET VOILA COMMENT ON ECRIT L'HISTOIRE

Dans **Rhapsodie hongroise** par Zsolt von Harsanyi, œuvre romancée consacrée à Franz Liszt, il est souvent fait allusion à Berlioz, lié à Liszt par une longue amitié.

Le livre étant, par ailleurs, bien documenté, on est d'autant plus stupéfait de trouver, à la page 31 la phrase suivante :

«Puis il (Liszt) alla chez Berlioz, qui venait de quitter sa femme : celle-ci s'était amourachée d'un Espagnol, Marco Recio. Berlioz était nerveux et bouillonnait.»

Il est bien connu que Berlioz avait épousé en secondes noces la chanteuse Marie Recio, liaison qui crut devoir régulariser après la mort d'Harriet Smithson.

Ces lignes n'eussent pas laissé de mettre Berlioz en joie et sans doute est-ce de joie qu'il eût bouillonné si quelque Espagnol l'avait libéré de cette femme dont la prétention égalait la sottise.

*
**

Léo Lac

Le texte que l'on va lire a paru dans un précédent bulletin de la Berlioz Society, de Londres. Nous avons pensé qu'il apporterait des détails intéressants sur la période noire que vécut Berlioz à Londres de novembre 1847 à juillet 1848 et nous remercions nos amis d'Outre-Manche de nous avoir autorisés à le reproduire.

LE FIASCO DE JULLIEN

Bien qu'écrits longtemps après l'événement et inexacts sur certains faits, ces extraits de Sharps and Flats («Dièses et Bémols»), souvenirs de Max Maretzek, répétiteur au Grand Opéra anglais de Jullien méritent d'être reproduits ici pour les aperçus qu'ils ménagent sur Berlioz, à l'époque où il était directeur musical à Drury Lane en 1847-48.

Publiés dans The American Musician «le Musicien américain», en 1890, ils ont été réimprimés en 1968 par Dover Books avec Crotchets and Quavers («Noires et Croches») de Maretzek, sous le titre Revelations of an Opera Manager («Révélations d'un administrateur d'Opéra»), mais ne sont peut-être pas généralement connus de ceux qui étudient Berlioz.

*
**

David Cairn

Par un beau soir de l'été 1847, je reçus, à Londres, un billet de Jullien me priant de venir sans faute le lendemain matin chez lui à Harley Street, pour une affaire importante.

D'ordinaire, lorsque Jullien désirait une fantaisie orchestrale sur le dernier opéra à succès pour ses concerts-promenade ou quelque chose d'autre pour son magasin de musique, il écrivait ou venait en personne jusqu'à ma modeste demeure, proche de Golden Square; aussi lorsque je reçus cette convocation sur papier doré sur tranche, marqué d'un monogramme lui-même surmonté d'une couronne de baron, ma curiosité fut si piquée que je me précipitai à son hôtel le lendemain matin de bonne heure.

Un valet de pied, en habit de velours bleu à boutons d'or, culotte de satin, bas de soie, souliers à boucles, me demanda ma carte de visite et, après l'avoir déposée dans un grand plateau d'argent, se rendit dans la bibliothèque de Monsieur Jullien et revint peu après ouvrir les portes à des battants pour m'introduire auprès de lui.

— Qu'y a-t-il, Jullien, m'exclamai-je. Pourquoi ces cérémonies ?

— Chut ! répliqua-t-il. C'est la mise en scène ! Strictement nécessaire chez nous. Mais à présent que nous sommes seuls, parlons affaires.

— Que désirez-vous et que puis-je faire pour vous ?

— Je vais vous le dire. J'ai loué le théâtre de Drury Lane.

— Voulez-vous dire que vous renoncez à vos concerts-promenade de Covent Garden ?

— Pas du tout, mais j'ai l'intention de hausser l'opéra anglais à un niveau sans précédent au vieux Drury. Je veux en faire l'Académie royale de Musique à Londres, de même que l'Opéra de Paris est l'Académie française de musique.

– Mais souvenez-vous, Monsieur Jullien, à l'heure actuelle, nous avons déjà deux opéras italiens à Londres, avec Jenny Lind et Lablache au Théâtre de Sa Majesté et la Grisi, Periani et Mario à Covent Garden ! Et n'oubliez pas qu'à Paris l'Académie de musique est attribuée à l'administrateur, exempté de location, et avec une subvention d'environ un million de francs !

– L'opéra italien ne joue ici qu'en été, moi je jouerai en hiver, répondit-il. D'ailleurs je me moque pas mal des subventions et des millions.

– Très bien. Mais quels chanteurs aurez-vous ?

– Je peux avoir et j'aurai Sims Reeves, jeune ténor à la voix merveilleuse, qui vient d'achever ses études et de réussir dans plusieurs théâtres d'Italie. J'ai engagé Mme Dorus-Gras de Paris; Miss Dolby, l'enfant gâtée de Londres; je suis en pourparlers avec le grand baryton Pischek; comme basses, j'ai Withworth, Weiss et peut-être Staudigl; et Melle Fuoco, la grande danseuse de l'Opéra de Paris, pour le ballet !

– Voilà qui est très bien, mais que voulez-vous de moi ?

– Vous remplirez les mêmes fonctions que celles que vous occupez en ce moment au Théâtre de Sa Majesté comme «Maestro al cembalo» pour travailler au piano, avec les solistes et les chœurs et préparer les opéras jusqu'à ce qu'ils soient prêts pour la répétition avec orchestre.

– Mais, vous savez, Monsieur Jullien, je suis engagé à l'année par M. Lumley, et je touche mes appointements, que le théâtre soit ouvert ou fermé, et M. Lumley peut m'envoyer en Italie ou en Allemagne au cours de l'hiver, comme ce fut le cas l'an dernier.

– Peu importe, M. Lumley vous déchargera six mois par an, pour éviter de vous verser votre traitement et je vous l'augmenterai si vous consentez à écrire un nouveau ballet en deux actes pour Melle Fuoco cette saison, et l'année prochaine je ferai composer à votre intention un livret d'opéra par Fitzball. Vous recevrez cent guinée pour votre musique de ballet en plus de votre rétribution.

– Voici qui est certes très séduisant, mais qui sera votre chef d'orchestre ? Avez-vous Costa, Balfe ou Julius Benedict ?

– Aucun des trois, répondit Jullien. Mais Balfe écrira un nouvel opéra anglais pour cette saison.

– Eh bien, Monsieur Jullien, s'il m'arrive d'être heureux de travailler sous la conduite de Balfe ou de Costa, comme je l'ai fait à Sa Majesté, ou sous les ordres de Benedict, je n'aimerais pas être le sous-fifre de Schira, Hatton ou d'autres chefs de Londres.

– J'ai mieux que l'un quelconque d'entre eux, s'écria Jullien en riant. J'ai Hector Berlioz !

A peine eut-il prononcé ce nom magique que je bondis et sortis précipitamment en disant : «Soit, vous aurez ma réponse dans deux heures».

Et du plus vite que le premier cab put me transporter, je me rendis chez Lumley, directeur du Théâtre de Sa Majesté, pour lui faire part de la nouvelle et lui demander de modifier mon engagement afin de me permettre d'accepter la proposition de Jullien et d'étudier et de me perfectionner sous la direction de Berlioz.

M. Lumley écouta d'abord mon récit avec quelque étonnement, mais peu après devint d'un calme stoïque, regardant tour à tour mes yeux et le plafond de la pièce sans me donner la moindre réponse ni émettre la moindre opinion..

Après plusieurs minutes d'un silence pénible, il murmura pour lui-même, oubliant complètement ma présence (faiblesse familière chez lui) : «Comme ça, Jullien essaie de l'opéra, ça n'est rien qu'un prétexte, je le croyais mieux dans ses affaires».

– Que dites-vous, Monsieur ? me risquai-je à faire remarquer.

– Oh, rien ! répondit-il vivement. Je pensais à autre chose. Vous désirez vous engager six mois chez Jullien en hiver et six chez moi en été ? Impossible. Mais comme il y a maintenant deux ans que vous travaillez fidèlement, je vais vous accorder un congé de deux mois, avec la permission d'employer ces deux mois chez Jullien, sans retenue sur vos appointements pour votre temps de congé.

– Mais si Jullien me veut après ces deux mois, que ferai-je, Monsieur ?

M. Lumley partit d'un rire ironique :

– Au bout de deux mois chez lui, si vous désirez toujours continuer, écrivez-moi à Hôtel Vendôme, Paris. Acceptez cette proposition, mais insistez pour qu'au moment d'engager les chœurs, ceux du Théâtre de Sa Majesté aient la préférence sur ceux de Covent Garden, et ayez l'œil sur Sims Reeves. S'il est bon, il nous le faut ici et nous devons lui interdire d'aller à Covent Garden.

– Et Berlioz ? me hasardai-je à demander, ne pourriez-vous pas l'employer l'été prochain ? Un nom qui fait bon effet sur un programme !

M. Lumley me regarda à nouveau, puis leva les yeux au ciel et, après un instant de réflexion murmura pour lui-même : – Berlioz ! Gênant – Balfe – Anglais – Très populaire. Puis se tournant vers moi, il me congédia avec ces paroles : «Berlioz peut faire l'affaire pour quelques concerts, mais ce sera toujours assez tôt».

Quelques jours plus tard, M. Balfe me croisa à l'entrée des artistes et me demanda si j'avais positivement réglé mon compte avec Jullien, et sur ma réponse affirmative, il m'emmena sous la colonnade de Haymarket et me dit qu'il venait de convenir avec les éditeurs, MM. Chappell et Cie, de fournir un opéra en trois actes à M. Jullien pour le Théâtre de Drury Lane, mais qu'il détestait traiter directement avec Jullien ou devoir expliquer à Berlioz ses idées ou ses intentions relatives à son nouvel opéra. Il avait donc dit à Chappell que soit Marezek, soit Hatton préparerait son opéra avec

les chanteurs et le chœur et quand ce serait prêt, lui (Balfe) viendrait en personne présider à la phase finale des répétitions.

— Voyons, Monsieur Balfe, avez-vous des objections particulières à soulever contre Jullien ou Berlioz ? demandai-je avec étonnement.

— Aucune, quelle qu'elle soit, en tant qu'hommes, mais en tant que musiciens et fous, alors oui. Jullien pense que ses quadrilles valent bien les symphonies de Beethoven, et Berlioz se prend pour le Michel-Ange de la musique. Il n'aime ni Donizetti, ni Verdi, ni moi bien sûr, et il y a deux ans, il a totalement démoli dans la critique qu'il en fit, mon opéra, *l'Étoile de Séville*, quand il fut chanté à Paris. Et afin d'éviter les conseils amicaux de Jullien sur l'art de composer cet opéra et les recommandations de Berlioz à propos de l'art de ne pas le composer, je partirai pour Paris, l'écrirai là-bas et enverrai la partition pour les répétitions.

— Mais, il devra diriger votre opéra lorsqu'il sera prêt ?

— Je consens à ce qu'il le dirige, mais je ne veux pas que lui ou Mme Dorus-Gras, ou quelque Français le patronne. Melle Dolby, M. Sims Reeves, M. et Mme Weiss et Withworth, tous nés sur le sol anglais, le chanteront et ils sont assez bons pour moi et le public londonien.

— Avez-vous choisi le sujet de votre nouvel opéra ?

— Oui, il doit s'intituler la **Fille d'Honneur** et il est tiré du ballet **Lady Henriette** de M. Saint-Georges.

— Mais, cher Monsieur, m'écriai-je, le même sujet a déjà été utilisé par Flotow dans son opéra à succès **Martha**.

— Je le sais. J'ai entendu la **Martha** de Flotow à Venise l'an dernier. J'aime sa musique, mais je préfère le livret à la musique et souhaite essayer par moi-même. J'introduirai un personnage supplémentaire dans l'intrigue, la **Reine Betsey**, et j'y mettrai quelque déploiement militaire, et de toute façon si l'opéra de Flotow, **Martha**, franchit jamais les limites de sa patrie et doit parvenir jusqu'à Londres, j'aurai pour moi l'avantage de la première impression.

Le génial et jovial Balfe ne se doutait pas alors que quelques années plus tard il devrait diriger mainte et mainte fois la **Martha** de Flotow pour Mme Sontag et Giuliani, tandis que sa propre **Fille d'Honneur** serait presque oubliée.

En temps voulu, tous les chanteurs promis, à l'exception de Pischek qui ne put pas obtenir la permission du Théâtre de la Cour de Stuttgart, arrivèrent, ainsi qu'Hector Berlioz. Je lui rendis visite le jour même de son arrivée, et jamais auparavant et certainement jamais par la suite, il ne se montra de meilleure humeur et plus en train. Il prévoyait un avenir brillant et il voyait tout en rose.

Avec une simplicité enfantine, il raconta comment il avait dernièrement sollicité de MM. Roqueplan et Duponchel, les directeurs de l'Opéra de Paris, une place de maître de chœur afin de se tirer de ses embarras d'argent et comment, avec mainte manifestation de regret, ils l'avaient refusé sous prétexte qu'il ne savait jouer ni piano ni violon et qu'il serait contraire à l'usage établi et à la bienséance de faire répéter les chœurs avec accompagnement de guitare, timbale ou flageolet, les seuls instruments qu'il pouvait pratiquement utiliser.

Il déclara avec un joyeux abandon que tous ses soucis étaient maintenant dissipés, qu'il avait été engagé par Jullien pour six saisons consécutives d'opéras et de concerts de ses propres compositions; que le cher Jullien avait promis de faire sa fortune et qu'il avait pensé bon laisser quelqu'un d'autre entreprendre la besogne, étant totalement incapable de l'envisager pour lui-même. En définitive, il dit que Jullien lui avait versé un mois de salaire d'avance et qu'il y avait longtemps qu'il n'avait pas vu autant d'argent.

Pauvre créature honnête ! il ne pensait guère que son premier mois de salaire serait aussi le dernier et que Jullien, s'il pouvait encore faire fortune, se souviendrait de la maxime : «Charité bien ordonnée commence par soi-même».

Berlioz, dans le commerce du monde, était l'homme le plus honnête, le plus loyal, le plus ouvert, le plus franc que l'on puisse imaginer, mais sa sensibilité mettait souvent à l'épreuve la patience de ses amis fort dévoués. Il prenait à la lettre n'importe quelle flatterie courtoise, il acceptait pour témoignage toute politesse qui lui était faite, il en parlait et écrivait à ce sujet mainte et mainte fois. Tandis qu'en contrepartie, une légère remarque à son sujet ou sur sa musique, même adressée sous forme de demande de renseignements, éveillait sa méfiance et vous attirait une réponse amère et sarcastique. Il en résulte qu'il ne manquait pas d'ennemis, et, bien qu'il eût beaucoup d'admirateurs, seuls quelques amis personnels pouvaient supporter son humeur changeante et les accès d'abattement auxquels il était sujet lorsqu'il était déçu.

Cependant, nous nous accordâmes le mieux du monde. Aux répétitions avec piano, il se tenait debout derrière moi, battant la mesure et émettant son opinion sur la musique de Donizetti ou sur celle de Balfe, en français, plus réaliste qu'idéale, ce qu'heureusement personne d'autre que Mme Dorus-Gras et moi ne comprenait dans son sens véritable. Et après les répétitions, je lui servais de cicerone pour lui montrer les monuments de Londres et le distraire un peu.

Bientôt, je fus non seulement son compagnon de chaque jour mais aussi son ami intime auprès duquel il donnait libre cours à ses pensées et qui écoutait pendant des heures le récit de ses déceptions sans fin dans sa quête de l'amour et sa carrière musicale. Sa modestie, qui frisait parfois la timidité, ne souffrait pas même qu'il demandât des entrées à l'opéra italien, qu'on lui aurait certainement accordées courtoisement, mais il préférait demander à moi ou à quelque autre artiste de lui procurer des billets quand il désirait fréquenter le Théâtre de Sa Majesté. Voici quelques exemples de ses requêtes :

Lundi, 1er mai (1848)

Mon cher Maretzek,

Je n'ai jamais entendu Miss Lind au théâtre. Voudriez-vous être assez bon pour faire quelques démarches en ma faveur et m'obtenir deux stalles d'orchestre *si fare si puo*. Vous obligeriez non seulement moi, mais encore une dame de votre connaissance qui est ici depuis peu et qui espère que vous ferez l'impossible pour nous faire voir ensemble cette fameuse **Sonnambula**.
Tout à vous de cœur,

H. Berlioz

26 Osnaburgh Street, Regent's Park.
(Ne donnez pas mon adresse à des cauchemars).

(Juin 1848 ?)

Mon cher Maretzek,

Bouché m'avait promis une loge pour ce soir, mais il n'a pas pu sans doute me l'envoyer. Voyez ce qu'il en est et si M. Lumley pourrait m'en donner une. J'attends à la *stage door* sous les arcades.
H. Berlioz

Enfin, dans les premiers jours de novembre 1847, la saison du grand opéra anglais au Théâtre de Drury Lane s'ouvrit avec **Lucie de Lammermoor** et un ballet, **Les Génies du Globe** de Maretzek. La représentation débuta par l'ouverture **Léonore I** de Beethoven. Berlioz fut accueilli avec des acclamations redoublées et dirigea toute la représentation. Sims Reeves remporta la palme, Mme Dorus-Gras obtint un grand succès et tout le monde s'acquitta brillamment jusqu'au milieu du troisième acte de **Lucie**, lorsqu'un événement malencontreux faillit détruire l'impression favorable qu'on en avait retirée jusque là.

M. Mapleson, bibliothécaire musical et père de l'actuel colonel et impresario Mapleson, avait consenti à fournir à M. Jullien les parties d'orchestre nécessaires pour les différents opéras, mais ne possédant pas assez d'exemplaires pour un orchestre aussi important (quatre-vingts exécutants), il avait emprunté à différentes personnes plusieurs quatuors à cordes de **Lucie** et il advint que la scène de la folie du troisième acte était écrite dans des tonalités différentes, suivant les capacités des diverses prime donne qui l'avaient chantée auparavant. Aussi certains étaient écrits dans la tonalité originale de fa et d'autres transposés en mi ou en mi bémol. A la première répétition avec orchestre, assis sur la scène, près du trou du souffleur, je demandai à grands cris que Mme Dorus chantât l'andante et la cabalette en fa, et l'allegro intermédiaire en ré bémol, les tons originaux, ce qui suffisait étant donné que tous les musiciens connaissaient l'opéra, et tout marcha à la perfection.

Le soir de la première représentation, cependant, Mme Dorus-Gras, fatiguée par les répétitions, oppressée par la chaleur et en proie au trac habituel qu'engendrent les débuts devant un nouvel auditoire, pria M. Berlioz de transposer (dans la scène de la folie) l'allegro après l'andante et la cabalette qui suit, un demi-ton plus bas. Berlioz envoya quérir M. Tolbecque le premier violon et chef d'attaque et demanda si une telle chose pouvait être risquée, ce à quoi Tolbecque répondit: «Nous faisons ce genre de chose presque tous les soirs à Covent Garden ou à Sa Majesté. Sur ce, il descendit aviser l'orchestre mais, au lieu d'indiquer le ton particulier dans lequel il devait jouer, il ordonna seulement d'attaquer l'allegro après la «cadenza» de Lucie avec l'accompagnement de flûte un demi-ton plus bas. Ils firent tout ce qui était demandé mais, naturellement, ceux qui possédaient une partition écrite en ré bémol jouèrent en do, ceux qui avaient leur partie en do jouèrent en si et d'autres même en si bémol. Imaginez l'effet : indescriptible !

Berlioz ne put expliquer en anglais ce qu'ils devaient faire, de sorte que Tolbecque frappa avec son archet sur son pupitre et mit fin au charivari infernal et après avoir demandé dans quel ton jouer, l'orchestre reprit et l'opéra se poursuivit tranquillement sans autre incident. Les ennemis de Berlioz en rejetèrent la faute sur lui, ses amis déclarèrent qu'il s'agissait d'une cabale montée contre lui, mais il y parut indifférent en remarquant qu'après tout, à l'exception du sextuor dans le second finale, le ton dans lequel on jouait ou on chantait **Lucie** importait peu.

La première semaine **Lucie**, ou plutôt Sims Reeves, fit courir tout Londres, et chacun reçut son salaire à la fin de la semaine. La deuxième semaine, **Linda de Chamounix**, dont la distribution ne comportait ni Sims Reeves ni Dorus-Gras, fut jouée devant des banquettes vides et seuls le chœur et l'orchestre furent payés. La troisième semaine, le nouvel opéra de Balfe, **La Fille d'Honneur**, n'étant pas encore prêt, M. Jullien donna l'ordre de reprendre **Lucie** et partit pour une tournée de concerts-promenade en Ecosse d'où il promit d'envoyer nos salaires, puis il publia un acte par lequel il nommait une commission permanente composée de Sir Henry Bishop, M. Planché, Hector Berlioz, Max Maretzek et Frederic Gye, en vue de continuer le grand opéra anglais jusqu'à son retour.

Sir Henry Bishop et M. Planché assistèrent à la première réunion de la commission après le départ de Jullien et en apprenant l'état réel des affaires financières et ayant acquis la certitude que les difficultés d'exploitation de l'entreprise excéderaient de beaucoup la compensation qu'on pouvait en tirer, se dérobèrent avec élégance en déclarant que l'institution ne pouvait certainement pas être en de meilleures mains qu'en celles des trois autres membres.

Sir Henry Bishop, en se retirant, fit entendre que la reprise de l'un de ses propres opéras pourrait encore rétablir la fortune de l'entreprise de Jullien, tandis que M. Planché regrettait que ce dernier n'ait pas pensé à ouvrir la saison avec **Obéron** et ne l'ait pas chargé (lui, l'auteur du livret) de s'en occuper.

Sur quoi, M. Berlioz proposa de différer la représentation de l'opéra de Balfe, **La Fille d'Honneur**, et de travailler **Iphigénie en Tauride** de Gluck. Quand il apprit qu'on pouvait alors préparer l'opéra de Balfe en huit ou dix jours et que **Iphigénie** demanderait des semaines de répétition, qu'il fallait tenir la promesse faite au public d'un nouvel opéra de Balfe et honorer le contrat passé avec l'éditeur Chappell et qu'un nouvel opéra, s'il avait du succès, pourrait renflouer les caisses vides, M. Berlioz se désista et suivit l'exemple de Bishop et de Planché en déclarant qu'il dirigerait l'orchestre, mais qu'il supplierait qu'on veuille bien l'excuser de ne pas s'associer à la direction de l'entreprise.

Ne me soucier pas, en ce temps-là, des honneurs directoriaux et des responsabilités, je promis d'activer les répétitions de l'opéra de Balfe et de **La Damnation de Faust** de Berlioz et priai M. Frédéric Gye de s'investir d'un pouvoir dictatorial. M. Gye qui s'était élevé de l'humble condition de lampiste à celle d'agent de Jullien et de secrétaire de l'opéra italien de Covent Garden, accepta avec joie, prévoyant que cette situation pourrait contribuer utilement à la réalisation de ses projets ambitieux à l'avenir.

M. Balfe qui s'était attendu à ce que la saison s'ouvrît avec son nouvel opéra, comme on peut le voir d'après la lettre ci-dessous, à peine apprit-il cette tentative de nouveau retard qu'il quitta Paris et regagna Londres.

Paris, 10 octobre 1847

A Monsieur Maretzek, Théâtre Royal, Londres.

Mon Cher Ami,

Je vous prie de me tenir au courant de ce que vous avez fait pour annuler les engagements de ces personnes qui étaient embauchées à l'année. Seul M. Lumley pourrait convenablement accomplir cette affaire; du moins je le crois. Je travaille tel un ogre à la rentrée de Jullien. Ecrivez-moi dès que possible.

Votre ami,
M.W. Balfe

28 St-Georges street

Peu après M. Balfe me convia à dîner et à deviser de son futur opéra. Au cours du dîner, il déclara : «Il me revient que M. Berlioz se moque de ma musique aux répétitions».

Bien entendu je me défendis de savoir quoi que ce soit à ce sujet. «Bien, continua-t-il, vous n'avez pas besoin de faire l'ignorant. Sur les cent vingt choristes, il y a quelques hommes et beaucoup de femmes qui comprennent assez de français et d'autres qui savent lire sur son visage l'expression de pitié à certains passages de mon opéra, et vous savez qu'un grand nombre d'entre eux me sont dévoués et rapportent ses remarques».

Je lui fis observer que tous les cafards de ce genre ont l'habitude d'exagérer et qu'on ne devait pas attacher de l'importance à ce qu'ils peuvent dire.

«Pas la moindre, reprit-il. Au contraire, je désire le satisfaire, si possible, et j'ai composé un nouveau morceau pour le second acte, que je voudrais vous faire entendre».

Il me tendit un rouleau de musique pour que je le regarde, ouvrit le piano et joua de mémoire un beau chœur, construit en forme de motet à huit voix et à l'imitation de style de Haendel; l'ensemble révélant une connaissance approfondie des œuvres des maîtres anciens et de toutes les ressources de la science musicale.

Il me dit d'emporter la partition chez moi et de la répéter le lendemain avec le chœur, recommandant de diviser les cent vingt chanteurs en groupes de quinze et promettant d'envoyer les parties chorales à temps.

Au bout d'une demi-heure de répétition, le lendemain, Berlioz qui lisait des journaux français dans l'entrée fit irruption dans la salle en demandant :

- Que répétez-vous là ?
- Un nouveau morceau pour **La Fille d'Honneur**, répondis-je.
- Qui l'a écrit ?
- Balfe, naturellement !

Berlioz, l'air sceptique et haussant les épaules, prit la partition sur le piano, tourna les pages, reconnut l'écriture de Balfe, mais, doutant encore, dit : «Veuillez reprendre». Sa curiosité se changea en vif intérêt; son intérêt en satisfaction enchantée confinante à la vive émotion. Il battait la mesure, exhortant au respect des nuances et des coloris du sujet principal, plaçait les groupes en différents endroits pour juger de l'effet, corrigeait lui-même toutes les intonations défectueuses, le fit répéter plusieurs fois et, finalement, se tournant vers moi, dit : «Mais c'est un chef-d'œuvre !» (en français dans le texte).

Au même moment, Balfe qui avait probablement écouté de l'extérieur, ouvrit la porte et son apparition fut le signal d'un déchaînement d'applaudissements du chœur auquel s'associa Berlioz.

Les remerciements que Balfe octroya à Berlioz et les éloges que Berlioz décerna à Balfe ainsi que leurs protestations mutuelles d'amitié et d'admiration étaient touchantes pour des choristes londoniens qui les acclamèrent tous les deux, mais je ne pus me défendre de considérer et de savourer toute la scène dans un sens pickwickien.

Après avoir répété le chœur une nouvelle fois, M. Berlioz dit : «Vraiment, je vous félicite, ce morceau sera le succès du nouvel opéra et votre triomphe est assuré».

— Ne pensez-vous pas, Monsieur, répliqua Balfe, que le caractère de ce chœur n'est pas exactement en harmonie avec le reste de la musique de **La Fille d'Honneur** ?

— Peu importe, dit Berlioz en toute sincérité, ceci sera le morceau de résistance, le succès de votre opéra et vous assurera les suffrages de tous les critiques et connaisseurs».

Avec un sourire sardonique, Balfe tendit la main vers le piano, prit la partition du nouveau morceau, la plia, la fourra dans la poche de son pardessus, puis s'adressant à Berlioz reprit :

— Je suis pleinement satisfait d'avoir votre approbation, je me moque des connaisseurs et j'ai décidé de risquer ce nouvel opéra sans ce nouveau morceau. Bonjour, Mesdames et Messieurs, merci mille fois de votre bonne volonté.

Enfin, **La Fille d'Honneur** longtemps promise, affronta les feux de la rampe et la musique de Balfe remporta un succès d'estime, à l'exception d'une ballade du dernier acte, «Dans ce vieux fauteuil» qui fit franchement fureur.

Sims Reeves, qui était devenu le grand favori du public, sauva l'opéra et la saison encore quelques semaines. Le chœur, l'orchestre et les sous-ordres touchèrent leur salaire; les principaux artistes acceptèrent de petites sommes en acompte, mais les maestros, comme à l'ordinaire, furent complètement méconnus dans le partage des fonds. Berlioz reprocha à Balfe d'avoir retiré son grand chœur du second acte et Balfe rétorqua que si le chœur avait été chanté, l'auditoire serait parti avant d'avoir entendu la Ballade du «Vieux Fauteuil».

Berlioz devint alors morose et ne prononça jamais le nom de Jullien ou de Balfe. Le premier, il avait coutume, dans la conversation, de l'appeler «mon salaire», et l'autre «mon vieux fauteuil». Et c'était vraiment amusant de l'entendre dire, avec un humour noir : «Je vois par les journaux que mon salaire a eu un grand succès à Leeds» ou «Mon salaire s'est querellé à Glasgow avec les musiciens pour ne leur avoir pas payé leur salaire», ou «Avez-vous des nouvelles de «Mon salaire?».

D'autre fois, il disait :

«Mon «Vieux Fauteuil», semble-t-il, n'a pas plus d'attrait pour le public qu'il en a pour moi, ou : Mon «Vieux Fauteuil» a fait son temps, il lui faudrait un nouveau bois, une nouvelle souplesse et de nouvelles housses».

Un jour, à l'aube d'une morne matinée de décembre, alors que le brouillard londonien était si épais dans les rues qu'on aurait pu le couper au couteau, Berlioz pénétra dans mon salon, le visage hagard, se jeta sur la chaise-longue sans dire mot pendant quelque temps, mais il finit par s'écrier :

— Maretzek, avez-vous quelque argent ?

— Oui, répondis-je, j'ai autour de 50 livres à votre disposition sur mes économies et si cela ne suffit pas, je puis obtenir une avance sur mon salaire auprès de M. Nugent, trésorier du Théâtre de Sa Majesté.

— Vous avez de la chance de toucher un salaire du Théâtre de Sa Majesté sans travailler du tout, et moi qui travaille dur à Drury Lane tous les soirs, j'ai «mon salaire» qui vadrouille en Ecosse. Mais vous m'avez mal compris. Je n'emprunte jamais d'argent ni n'en accepte pour mon usage personnel.

— Mais vous avez accepté 20.000 francs de Paganini.

— Oui, et je l'ai tout utilisé à la production de mes symphonies et, en même temps, je me procurais souvent mon déjeuner aux prix de dix centimes.

— Dix centimes ? Voyons, est-ce possible à Paris ?

— Très facile, une côtelette de porc grillé chez le charcutier du coin, six centimes; des pommes de terre frites, 2 centimes; un petit pain, 2 centimes; cela fait en tout, 10 centimes. Que de fois je me suis nourri de cet ordinaire !

— Je vous admire chaque jour davantage, mais pourquoi me demandez-vous si j'ai de l'argent, si vous n'avez pas l'intention de m'en emprunter ?

— Je vais vous le dire carrément, répondit-il. C'est mon anniversaire, et j'ai simplement envie de me noyer soit dans l'eau soit dans le vin. Je préférerais que ce soit dans le vin, mais il me reste en tout trois shillings en poche, et...

— Oh bien, interrompis-je précipitamment, vous ne sortirez pas de cette pièce avant que nous n'ayons célébré votre anniversaire à l'ancienne mode. Quel vin aimez-vous ?

— Envoyez chercher deux bouteilles de bourgogne, du sucre, des clous de girofle, de la cannelle et un moule !

— Je vais envoyer chercher une caisse entière de bourgogne et tout ce que vous désirez.

— Quand le portier eut apporté tous les articles requis et ouvert la caisse, Berlioz changea de visage, enleva son pardessus, retroussa ses manches de chemise jusqu'au coude, récura le moule et, se tournant vers moi, déclara ? «Nous allons maintenant répéter la scène de la gorge aux loups du **Freischütz**. Je serai Gaspar et vous, naturellement, Max ! Approchez-vous du feu et apprenez l'art de préparer le punch chaud bourguignon, pour que vous sachiez me le préparer vous-même la prochaine fois. D'abord verser deux bouteilles de vin dans le chaudron, puis deux poignées de cannelle, une demi-livre de sucre en poudre et une douzaine de clous de girofle.

— *Probatum est !* — et maintenant la bénédiction !».

A peine une heure s'était-elle écoulée que Berlioz, de nouveau de bonne humeur, exprima le désir qu'on lui donnât du papier à musique, une plume et de l'encre, et voilà qu'il resta assis écrivant sans rien manger de toute la journée, jusqu'à ce qu'il fut l'heure de s'habiller et d'aller à Drury Lane diriger l'opéra. En y allant, il revint à son vieux dada et dit :

— Il nous faut maintenant produire **Iphigénie** de Gluck. Il n'y a que cela qui m'intéresse.

— Ne tenez-vous pas davantage à monter votre **Damnation de Faust**

— Nous pouvons faire cela après **Phigénie** !

— Cela n'est pas certain. J'ai appris que Jullien avait vendu son magasin de musique dans Regent street, et cédé le bail de sa maison à Harley Street, et si vous n'exigez pas la représentation immédiate de votre **Faust**, il se peut qu'il soit trop tard. De toute façon, je commencerai les répétitions des chœurs demain.

Pour les deux semaines précédant le jour fixé, le chœur et l'orchestre n'avaient reçu que la moitié du salaire et le matin même du jour où était projetée la représentation du chef-d'œuvre de Berlioz, M. Gye déclara qu'on ne pouvait payer absolument aucun salaire pour la semaine écoulée, mais que s'ils continuaient leur entreprise, on pourrait leur payer à chacun une fraction de salaire tous les soirs, suivant les recettes.

Comme il est d'usage en pareil cas, le chœur organisa des réunions dans le foyer des artistes, l'orchestre dans la salle de musique, certains proposant de faire l'effort quelques jours de plus, mais la majorité voulant absolument la grève générale à moins que le salaire de la semaine écoulée ne se fît pas attendre, et le pauvre Berlioz était là, discutant, implorant, suppliant jusqu'à ce qu'à proprement parler, les larmes se mirent à couler le long de ses joues pâles et creusées de rides profondes.

Je finis par convoquer le chœur une nouvelle fois et le priai à titre personnel de ne pas persister dans sa résolution et je fis même entendre que les engagements pour l'année suivante au Théâtre de Sa Majesté seraient conclus dans quelques jours, et que je n'oublierais pas ceux qui chanteraient au moins ce soir-là, première représentation d'un chef-d'œuvre de leur propre chef, étranger qui travaillait pour rien depuis deux mois de sorte qu'il les avait aidés à toucher jusque-là leur propre salaire et que s'ils le désiraient, je m'offrais à répondre des salaires de ce soir-là plutôt que de les laisser accuser par le public et la presse d'avoir refusé leurs services en pareille occasion.

Tous, sans plus se consulter, se précipitèrent sur scène et déclarèrent qu'ils chanteraient ce soir-là pour M. Berlioz, sans compensation, et leur action ne tarda pas à décider l'orchestre à se plier, et la représentation eut lieu le soir même.

Berlioz fut l'objet d'une ovation lors de la première représentation de sa légende. **La Damnation de Faust**, de la part de ses amis et de la part d'un public sympathisant qui, au cours de la soirée, avait appris tous les détails des démarches de la matinée. Mais en tant que témoin fidèle, je ne puis m'empêcher d'ajouter que ce chef-d'œuvre qui à l'heure actuelle est salué avec enthousiasme dans toutes les grandes villes européennes et américaines chaque fois qu'il est présenté, ne fit pas une grande impression et ne réussit pas à faire salle pleine lors de sa dernière représentation.

L'opinion de la presse londonnienne était également divisée; Davison, Gruneisen et Rosenberg, rendant justice à Berlioz et le comblant d'éloges et de panegyriques, tandis que d'autres se répandaient en critique et l'un (je crois que c'était Barnett) alla même jusqu'à déclarer que Berlioz n'aurait jamais de succès en tant que compositeur, mais qu'il pourrait se signaler comme critique ! Sur quoi Berlioz répondit que Barnett serait toujours un critique médiocre, mais jamais un compositeur distingué.

Les choses allèrent de mal en pis; Jullien revint et réunit une nouvelle fois la commission permanente. Bishop réitéra son avis à savoir que un seul de ses opéras conjurerait le mauvais sort et remplirait les caisses. Planché émit l'avis que depuis **Obéron** aucune saison d'opéra anglais n'avait réussi ou ne pouvait réussir. Gye retourna à Covent Garden où il ne tarda pas à devenir concessionnaire exclusif et administrateur. Mme Dorus-Gras partit à Paris, Sims Reeves accepta un engagement de Lumley et l'entreprise de Jullien s'effondra, confirmant la prédiction de Lumley selon laquelle le fait pour Jullien de s'être embarqué dans cette spéculation sur l'opéra n'était qu'un prétexte pour trouver une excuse à sa déclaration de faillite et ainsi sauver peut-être quelque chose du naufrage de ses entreprises précédentes et prodigalités.

Seul Berlioz demeura sans ressources, dans le besoin et la misère, jusqu'en juillet 1848.

Il s'adressa à Lumley pour obtenir de donner quelques concerts au Théâtre de Sa Majesté, mais cet impresario qui avait engagé Verdi à venir à Londres avec un nouvel opéra expressément composé pour son théâtre et Jenny Lind (**I Masnadieri**) consola poliment Berlioz avec des promesses pour une autre année. C'est vain qu'il tâcha également de se faire engager à la Philharmonie de Londres.

Les vieilles barbes qui constituaient et dirigeaient cette société en ce temps-là, engagèrent M. Molière pour jouer des concertos pour violon et choisirent des symphonies de Hesse de préférence à **La Damnation de Faust** ou à **Roméo et Juliette** de Berlioz.

Frédéric Gye, qui éprouvait de la compassion pour lui, proposa de donner une sorte de festival musical shakespearien à Covent Garden composé de la musique pour le **Roi Lear**, de **Roméo et Juliette**, de **La Mort d'Ophélie** et d'extraits de **Benvenuto Cellini**; mais un clan d'Italiens qui régnait alors en maître à Covent Garden empêcha la réussite de ce projet. Pour sa part M. Berlioz, dans ses **Mémoires** accuse M. Costa d'être l'instigateur de toute opposition à ses compositions à Covent Garden, mais Berlioz s'imaginait très souvent des ennemis sans rime ni raison.

Dans les derniers jours de juin 1848, il parvint à donner deux concerts dans Hanover Square Rooms, occasion pour laquelle je persuadai à nouveau le chœur du Théâtre de Sa Majesté d'offrir spontanément ses services; Berlioz exprima sa reconnaissance dans les lettres ci-après :

(Juin 1848)

Mon cher Maretzek,
Voudriez-vous remercier de ma part Messieurs et Mesdames les choristes du Théâtre de Sa Majesté et les prévenir que nous répéterons le chœur des Sylphes avec l'orchestre mardi prochain 27 à midi à Hanover Square Rooms. Je compte sur votre bonne amitié pour mettre en ordre le chœur et le

disposer comme il devra être disposé pour le jour du concert. Cela ne vous prendra que peu de temps. J'espère que Bouché sera remis. Je vous verrai d'ici là, tout à vous avec amitié dévouée.

H. Berlioz

P.S. - N'oubliez pas la partition, ni les parties de chœur.

(Juin 1848)

Mon Cher Maratzeck,

Voici la partition de **Faust** où se trouve le morceau des Sylphes que nous exécutons à mon concert; veuillez le faire répéter dès que vous le pourrez car on doit l'avoir oublié. Vous avez aussi, chez vous, la partie de Méphistophélès avec les paroles anglaises. Veuillez la donner à M. Bouché. Il chantera le solo qui précède le chœur des Sylphes.

Mille amitiés et remerciements.

H. Berlioz

Les concerts ne rapportèrent guère plus que les frais. M. Broadwood, le célèbre facteur de pianos, et membre de la Chambre des Communes, lança une souscription privée parmi ses amis, dont le montant qui s'élevait à 250 guinées, fut remis à Berlioz par M. Beale sous le prétexte d'une commande de deux partitions afin d'éviter toute possibilité de refus de la part du trop sensible et infortuné Berlioz.

(Traduction : Alain REYNAUD)

NOUVELLES BREVES

● M. Raymond Gallois-Montbrun, membre de notre Comité d'Honneur, a été élu à l'Institut en mars 1980, au fauteuil de Paul Paray. Directeur du Conservatoire National Supérieur de Musique de Paris depuis 1962, il a su rendre aux différentes classes et après diverses tempêtes, la tenue qui fait leur réputation mondiale. Avec Raymond Gallois-Montbrun, compositeur et violoniste, c'est une belle figure de la Musique qui entre sous la coupole où il a été officiellement reçu le 18 mars 1981.

● Le 22 octobre 1980, au grand auditorium de Radio-France, on a donné, en l'honneur de Henry Barraud, sa tragédie lyrique **Numance**. Une œuvre forte, belle, prenante. Une salle comble a longuement applaudi l'Orchestre National, le violon solo Régis Pasquier, le chef Serge Baudo et... l'auteur !

● Notre ami et compositeur Henri Poussigue a reçu en décembre 1980 la médaille de vermeil de la Ville de Paris «à l'occasion du 10ème anniversaire de l'édification du nouveau monument Berlioz au cimetière Montmartre et pour reconnaître son inlassable activité au service de la Musique».

Dans le même temps, l'A.N.H.B., en accord avec la famille Berlioz, décidait de faire graver sur le monument si largement visité et admiré, l'inscription suivants :

*Erigé par souscription nationale
sur l'initiative d'Henri Poussigue - 1970*

A Henri Poussigue nos félicitations les plus chaleureuses et nos compliments à sa gracieuse épouse qui le seconde avec tant d'efficacité.

● A Tourlaville, banlieue de Cherbourg, deux nouveaux immeubles sont en voie d'achèvement et porteront le nom de **Cité Hector Berlioz**.

● Du 1er octobre au 15 novembre 1980, dans le 9ème arrondissement de Paris, à la bibliothèque-discothèque Valeyre, a eu lieu une présentation illustrée sur Hector Berlioz.

● **Les appels d'Orphée**, qui ont pour but la sauvegarde des tombes célèbres dans les cimetières de Paris, recherchent des aides bénévoles pour l'élaboration d'un annuaire des personnalités du monde des Arts inhumées à Montmartre.

Veuillez prendre contact à ce sujet avec la Vice-Présidente, Mlle Holingue. Tél. : 264.30.38 le matin jusqu'à 14 h. ou après 20 h.

● Sur l'initiation de la **Société des Amis d'Honoré de Balzac**, un Comité de liaison national des Associations culturelles a été fondé le 29 mai 1979.

Son but : affronter avec moins de risques les difficultés communes, se mieux connaître, accroître leur influence par la conjugaison de leurs efforts. Puis l'établissement de relations confraternelles permettra d'envisager plus facilement certaines actions en commun.

Enfin, et ceci est plus spécifiquement destiné aux Associations littéraires : rechercher les moyens de défendre utilement et efficacement les œuvres qui constituent l'une des plus grandes richesses de notre pays.

L'A.N.H.B. a accepté de faire partie de ce Comité dont l'ambition mérite d'être connue et encouragée.

L'ORCHESTRE DE LYON EN POLOGNE

POLSKA, BERLIOZ, ORKIESTRA Z LYONU : SYMFONIA FANTASTYCZNA

15 - 22 février 1981

15 - 16 février : Varsovie

Concerto pour l'écriture

*Je t'ai aimée du fond du temps
parce que tu fus un cerceuil
un bout de terre aboli de la carte du monde
capitale de décombres*

*Et je t'ai vue ressuscitée
j'ai vu tous tes palais enluminés de pierre
et les larges allées qui aéraient tes horizons*

*Tu avais été un château de cartes
que des mains pieuses ont relevé
sur la table de la planète
une partie sanglante avec la mort pour enjeu*

*Ils t'ont fait naître de tes cendres
et tu m'est bien plus chère
que si tu n'étais pas tombée*

*Leçon de larmes aux transparences de sourires
aujourd'hui Varsovie
page effacée mais palimpseste
chaque maison est caractère
du grand livre à reconstituer
initiales des clochers
strophes des palais
et interlignes des allées
sur le cahier de l'horizon*

*Qui tu m'es bien plus chère
que s'ils ne t'avaient pas tuée.*

Je rêvais, ainsi, tandis qu'avec une inébranlable patience notre guide nous répétait, à chaque nouveau monument : «il est reconstitué». Au secours de la ville martyre, sont venus dessins, gravures, et les tableaux de Canaletto. Et Varsovie s'est dressée de nouveau, parfaite, dans une alliance de la couleur et de la forme, dans une élégance de la pierre et de l'espace.

Notre groupe de «supporters» de l'orchestre de Lyon, (ainsi nous nommions-nous non sans fierté), fut accueilli sur la terre varsoviennne par un Prince de la Pologne et de tous les pays : Frédéric Chopin. Un concert nous fut offert au Palais Ostrogski où nous avons pu admirer des lettres autographes et des partitions couvertes de son écriture fine et nerveuse.

Ceux qui frémissent aux accents de l'étude révolutionnaire, ou qui se laissent envoûter par les arpèges larges de l'étude n° 12 op. 25, véritable marée cosmique, ne pouvaient que faire bon accueil à un ami en romantisme, Hector Berlioz.

Dans une salle tendue de rouge, l'orchestre de Lyon faisait son entrée en Pologne avec une **symfonia fantastyczna** qui, pour ses cent cinquante ans, n'a pas pris une ride, car elle n'est pas de ces chefs d'œuvre que l'on qualifie pudiquement d'«éternels». Non. Elle reste jeune, tendre, rêveuse ou violente. Je me répétais l'appréciation de Debussy : «fiévreux chef d'œuvre d'ardeur romantique, où l'on s'étonne que la musique puisse traduire des situations aussi excessives sans s'essouffler».

Quant au directeur de l'orchestre de Lyon, Serge Baudo, il communiquait à ses musiciens galvanisés une énergie et une poésie irradiantes. Sans geste inutiles, avec une précision n'excluant nullement la chaleur, il parcourut les cinq paysages de l'œuvre comme un promeneur... romantique, comme un amoureux de cette partition. Grave, méditatif ou bondissant (**Le Bal** devient une chorégraphie d'orchestre), il méritait les salves d'applaudissements que nos amis polonais, subjugués, laissèrent enfin éclater. Berlioz devenait Varsovien, lui l'indompté, pétri de fougue ou de tendresse, de vitalité toujours. Premier concert, premier triomphe, deux bis.

Le lendemain (17 février), c'est sous le soleil que nous découvrons la maison natale de Chopin. Zelazowa Wola (prononcez Jelazova, car il y a un point sur le z initial). Gentilhomme à cœur d'un parc, dorée parmi la neige; je ne connaissais qu'une autre maison natale de musicien, celle de la Côte-Saint-André... Chopin ne vécut pas longtemps dans ces murs, mais ils restent un symbole — sans froideur. Ce n'est pas un austère musée : un rayonnement se dégage de ces pièces élégamment meublées, et cette sorte de vibration impalpable mais omniprésente qui habite tous les lieux de concerts, car ici, l'été, tout près des sapins, des saules et des bouleaux, les pianos vivent...

Arrivée à Lodz (prononcez Woudj), ville d'industrie mais haut-lieu artistique (son université et ses écoles de cinéma sont célèbres). Second concert dans une salle à l'acoustique remarquable : jamais, je n'avais entendu sonner ainsi la **Marche au Supplice**. Il me semblait que l'air flambait de cuivres. Nouveau triomphe, nouveau bis !

Mardi 18 février, notre groupe se dirigeait vers Czestochova, le Lourdes polonais; la religion là-bas n'est pas seulement une tradition, c'est encore moins une habitude, c'est un rite, un point du cœur... Dans ce pays où les églises en construction se multiplient, on se met à genoux sur la dalle nue. Je pensais encore à Varsovie, où, par suite d'un plan de reconstruction d'urbanisme, plutôt que de détruire une église qui gênait la nouvelle avenue prévue, on avait placé l'édifice sur des rails et, intact, on l'avait reculé...

Nous ne ferons connaissance avec Wrocław, (jumelle de Lyon), que le lendemain. Autrefois son nom était Breslau et il ne m'est pas indifférent de me rappeler que Berlioz donna ici un concert en mars 1846, malgré la réputation de «froide et peu musicale ville silésienne» qu'on lui avait faite. En réalité, il eut «un succès à n'en plus finir». Il faut croire que l'allure gothique de la ville ne le laissa pas indifférent, et que cette dentelure, cet enchevêtrement savant de pics de pierre, de broderies, de tourelles qui caractérisent l'Hôtel de Ville, ces maisons découpées, ces rues médiévales, lui évoquèrent des rythmes et des chants puisque, de son propre aveu, c'est à Breslau qu'il composa la chanson latine des étudiants dans la **Damnation de Faust** ? «Jam nox stellata velamina pandit». Peut-être fut-il plus particulièrement inspiré par une sculpture qui, sur une façade latérale de l'Hôtel de Ville, représente un jeune homme passablement ivre, une coupe dans une main, une grosse pinte de bière dans l'autre... «Gaudeamus igitur...» Malheureusement ledit jeune homme ne trouva pas les «puellas» célèbres dans ce chœur, car l'autre partie de la sculpture représente une matrone brandissant son sabot.

Si Berlioz en 1846 avait eu «un succès à n'en plus finir», inutile de dire que son ambassadeur en Pologne, Serge Baudo, fit de même !

Le lendemain nous nous offrons **La vie de Bohême** de Puccini... en polonais.

C'est aussi ce jour-là (20 février) que M. Robert Proton de la Chapelle nous rejoignait.

Le 21 février, lever à cinq heures et demie pour se rendre à un autre pèlerinage : Oswiecim, mieux connu sous le nom d'Auschwitz. Derrière la double ligne de barbelés, des baraques de brique rouge comme du sang séché, des cachots, la chambre à gaz, le four crématoire... Une gerbe déposée... Les cris des corbeaux, et la neige... Tout le reste est silence...

Cracovie parut la ville de la vie, après cette douloureuse halte au camp de la mort. Une cité somptueuse, qui n'avait pas trop de toute sa beauté, pour estomper les images du matin. La colline du château et de la cathédrale rutilait dans le crépuscule. A dix-sept heures nous étions devant l'église Notre-Dame. Les orgues jouaient pour célébrer un mariage, ruisselaient des murs de l'église avec la Pologne...

Après ce moment musical intense, une autre fête nous était réservée. L'orchestre de Lyon, partout irréprochable et étincelant, atteignait ce samedi-là des sommets inoubliables. Inversant l'ordre du programme, il commençait par **Pelléas et Mélisande** de Fauré, suivi de la **Mer** de Debussy (très bien accueillis), pour finir par la **Fantastique**. Ici il me faudrait inventer des mots, ou tout bonnement imitant l'exemple de Berlioz quand il était en proie à une admiration inconditionnelle, m'écrier «oh...» Le public applaudit fort, puis le rythme s'enfla (car là-bas on applaudit tout de suite en rythme, même avant les bis, puis... la salle se leva pour acclamer l'orchestre et son chef, et ce fut une ovation, et les Cracoviens ne laissèrent pas partir Serge Baudo avant d'avoir eu quatre bis. Le dernier mot revenait à Berlioz puisque ce fut la **Marche Hongroise**... Dans la tempête d'applaudissements qui lui succéda, je me remémorai l'émotion de ce Hongrois qui, après la première exécution de cette marche, alla trouver Berlioz : «Ah ! Français... savoir faire la musique des révolutions...». Il disait aussi : «Dans le cœur moi... je vous porte». Les Polonais auraient pu parler de même. En sortant du concert, mon amie regrettaït de ne pouvoir comprendre les commentaires; mais était-ce utile, et les visages radieux n'étaient-ils pas assez éloquentes ?

Dimanche 22 : après la visite des mines de sel de Wieliczka, où sont sculptées des statues et où s'ouvre la nef d'une cathédrale souterraine, le tout dans le sel, nous disions au revoir à Cracovie. «C'est l'anniversaire de Chopin», nous dit notre guide avec émotion. Chopin, Berlioz, France, Pologne, et je partis, la tête pleine de musiques et les larmes aux yeux. Plus haut que les nuages l'avion alla rejoindre le bleu éternel.

«Il n'est pas facile d'être Polonais», nous avait dit notre guide varsoviennne, avec tant de fierté !

*Plus fort que le printemps en germe
Entendez-vous aller ce peuple
Tout son automne pour emblème
Avec le sang et la poussière
Pour écusson
Des châteaux de cendres*

*Portant des clochers dans ses paumes
Entendez-vous ce peuple aller
Enfant de guerre et de ténèbre
L'espérance est son seul royaume*

*L'entendez-vous chanter plus haut
Que les cloches des cathédrales
Et la sueur des carillons
Aubes-semences des tombeaux*

*Et son pas scandé sur les dalles
Sonne fanfare neuve*

*Inlassable comme ses fleuves
L'entendez-vous ce peuple aller
Plus fort que la haine et le Temps
L'entendez-vous prier ce peuple
Avec son cœur qui cogne
Et ses ruines pour Testament
Prêt à écrire un nouveau livre*

*Ce peuple de Pologne
L'entendez-vous vivre*

Monique CLAVAUD.

*
**

LES CONFÉRENCES D'HEVELYNE

L'année 1980 aura permis à Hévelyne de parler trois fois de Berlioz : la première conférence intitulée «L'inspiration religieuse de Berlioz» a eu lieu le **9 mars** square La Fontaine à Paris. Hévelyne a essayé de démontrer que les déclarations d'indifférence religieuse de Berlioz n'étaient peut-être pas aussi profondes qu'elles en avaient l'air et que Berlioz avait certainement gardé de son enfance une foi profonde, mais inconsciente, à moins qu'il n'ait mis en pratique cette phrase écrite à Adolphe Samuel au lendemain de la création de l'**Enfance du Christ** (lettre du 10/12/1854) : «Les bons gens de Paris disent que j'ai changé de manière, que je me suis amendé; pas n'est besoin de vous assurer que j'ai seulement changé de sujet». Mais n'y avait-il pas une sorte de pudeur de sa part à avouer un sentiment gardé de son enfance ? Laissons, néanmoins, l'entière responsabilité de ses suppositions à l'auteur de la conférence.

Le **11 octobre**, Hévelyne a repris pour le Centre Culturel de Montmartre sa conférence intitulée «L'itinéraire parisien de Berlioz» qui est une promenade à travers Paris en suivant les nombreux déménagements de notre héros. Les épisodes les plus marquants de la vie de Berlioz à Paris ont été évoqués et des diapositives présentaient les maisons qui existent encore après les nombreux remaniement du Paris du XIXe siècle.

C'est Charlotte Dumas, une charmante artiste bien connue des milieux montmartrois, qui mit son talent plein de sensibilité au service de Berlioz en lisant ses lettres ainsi que d'autres textes du même auteur avec un accent de vérité et une spontanéité qui ont ému les spectateurs.

Enfin, le **20 octobre**, aux Tertulias, à la salle Marguerite Gaveau, Hévelyne a présenté une biographie de Berlioz. Elle avait pour partenaire Roland Sellar qui a lu les citations de Berlioz avec fougue et passion.

Pour le 150e anniversaire de la création de la **Symphonie Fantastique**, Hévelyne a publié dans la revue *Musique et Loisirs* un petit texte évoquant cet événement. Elle a également remis à l'Association Théophile Gautier une communication traitant des **Grotesques** de Gautier et des **Grotesques de la Musique** de Berlioz. Ce texte a été publié dans la revue annuelle paraissant en décembre.

Enfin, le jeudi **5 février 1981**, à 20 h 30 au Centre Daviel, Hévelyne était invitée par la Société des Amis de Balzac à tracer un portrait de Berlioz.

Avec précision, clarté et ferveur, Hévelyne donna à son auditoire attentif l'essentiel de ce qu'il faut savoir pour bien appréhender notre grand Maître. Portrait physique, moral, intellectuel, transmis par lui-même, ses contemporains, ses amis. Illustrée par de larges citations musicales, la conférence était également animée par la lecture de nombreuses lettres et citations admirablement dites par Charlotte Dumas.

Le **11 juillet 1981**, au grand Hôtel de Plombières, Hévelyne parlera de l'Humour dans les écrits de Berlioz.

● 5 juillet 1980 : Maison du District à la Côte-Saint-André. Animation à propos des **Troyens** par René Maubon et Monique Clavaud.

*
**

● M. Yves HUCHER, musicologue et chroniqueur musical, auteur d'un **Berlioz** paru dans les «Classiques Hachette de la Musique», a donné une conférence sur **Berlioz et Virgile** à Parme (7 mai) à Mantoue (11 mai) et à Milan (13 mai) dans le cadre d'une tournée organisée par l'Association Culturelle Italie-France et le Cercle Culturel français.

D'autre part, les responsables du «Festival de Musique Sacrée de Nice» dont la septième saison sera consacrée à «la musique italienne et ses influences» lui ont demandé une conférence qu'il donnera le 12 juin 1981 au Palais Lascaris à Nice, sur le sujet **Berlioz et l'Italie**.

NOS AMIS DISPARUS

Notre Association vient d'être cruellement éprouvée en perdant trois de ses plus proches amis et collaborateurs : MM. Jean BENETON, Jean SAUTREUX et Pierre MOULIN.

Jean BENETON, décédé en mars 1980, était installé à la Côte-Saint-André, en qualité de notaire, depuis 1945.

Très rapidement remarqué pour sa gentillesse, sa simplicité, sa verve pétillante, il fut adopté par toutes les sociétés côtoises. Il fut maire-adjoint, conseiller municipal pendant 24 ans, Président de la Société Philharmonique et du Syndicat d'Initiative de la Côte-Saint-André, et représentant du Préfet à la commission cantonale des Affaires sociales qu'il présidait. Il siégeait au Conseil d'Administration de notre Association depuis 1969.

Tout de générosité, de délicatesse, humaniste et poète, Jean BENETON n'a laissé que d'unanimes regrets. C'est M. Jean BOYER qui a prononcé, lors de ses obsèques, un très émouvant éloge funèbre.

Jean SAUTREUX, décédé également en 1980, a compté parmi les premiers fondateurs de l'Association des Amis de Berlioz.

Ancien combattant de la guerre de 1914-1918, gazé en Champagne en 1917, Jean SAUTREUX était pharmacien. Il a assumé diverses fonctions municipales, cantonales, régionales pendant près d'un demi-siècle. Il a soutenu la jeune Société des Amis de Berlioz au moment de la donation de Mme DUMIEN dont la réalisation avait connu quelques difficultés.

Nous garderons de lui le souvenir d'un ami sincère.

Pierre MOULIN s'est éteint paisiblement, entouré des siens, le 16 février 1981.

Né le 25 novembre 1893 à Châbons (Isère), ancien combattant de la Grande Guerre, il fit carrière dans l'enseignement de 1918 à 1949. Il occupa ensuite divers postes au service de la ville de la Côte-Saint-André comme adjoint au maire ou administrateur de l'Hôpital.



M. Pierre MOULIN

Nous avons, personnellement, fait sa connaissance en 1962 et éprouvé aussitôt une vive sympathie pour cet homme ouvert, modeste et efficace. Son esprit, son humour, son bon sens, sa solidité en faisaient un être attachant. Ses yeux bleus nous faisaient songer à ceux de Berlioz et ce détail nous le rendait encore plus sympathique. Il fut notre précieux secrétaire-trésorier pendant de longues années et il renonça à cette activité volontairement, par sagesse.

Il faisait partie de cette équipe courageuse des années 30 qui sut maintenir vivante la flamme berliozienne dans la cité côtoise avec peu de moyens. Il vit notre Association évoluer, grandir et ne se ménagea pas pour nous aider à en faire ce qu'elle est devenue. On lui doit une brochure (**Jeunesse et adolescence de Berlioz**) qui n'a cessé d'être rééditée et dont le succès n'a jamais faibli.

Que Madame MOULIN et ses enfants trouvent ici l'expression de nos condoléances sincères et l'assurance d'une peine partagée.

Mlle Marie-Thérèse Poirier, administrateur, a eu la douleur de perdre son père en 1980. Elle sait combien nous nous sommes associés à son grand chagrin et combien précieuse nous était la rayonnante personnalité de M. POIRIER. Nous vous redisons, chère Marie-Thérèse, notre sympathie attristée et notre affection.

BIBLIOGRAPHIE

LES SOIREEES DE L'ORCHESTRE.

- Préface et notes de François Piatier.

Stock. Collection «Musique» dirigée par Claude Glayman. 1 vol. format livre de poche, 480 p.

Il s'agit d'une réimpression de l'édition de 1854, la dernière revue par l'auteur. Figurent en note les 2 «repentirs» de Berlioz, qui avait retranché de la 1ère édition (1852) deux passages, l'un sur Spontini, l'autre sur Castil-Blaze.

Regrettons que Gründ n'ait pu faire une 2ème édition des **Soirées**. Mais cette présentation nous vaudra peut-être plus de lecteurs. Merci donc à François Piatier et à Stock.

CAUCHEMARS ET PASSIONS.

- Jean-Claude Lattès. - 1 vol. broché, 382 p.

En attendant la publication intégrale de la critique musicale de Berlioz, **Gérard Condé** a eu l'idée de présenter une soixantaine d'articles sous le double label de **Cauchemars et passions**. Cela veut tout dire!

On y voit une série de sottes gens, d'élans vers le Beau absolu, des variétés amusantes, des critiques sur les contemporains Bellini, Cherubini, Chopin, Choron, Lesueur, Marcello, les anciens maître de l'Opéra-Comique, enfin les modernes Bizet, Donizetti, Gounod, Halévy, Hérold, Meyerbeer, Offenbach, Rossini, Verdi, Weber.

Au total, ce volume de critique constitue un témoignage exceptionnel et rendra les plus grands services pour la connaissance de Berlioz journaliste et critique.

BERLIOZ, par Guy de Pourtalès - Gallimard - 1 vol. relié, 416 p.

Cette nouvelle édition a été réalisée dans une présentation d'un luxe remarquable : typographie, papier, iconographie surtout, absolument prodigieuse. L'ouvrage de Pourtalès garde toute sa valeur, même si les données de notre connaissance de Berlioz ont évolué. Guy de Pourtalès fut avant bien d'autres un véritable européen. C'est à travers la musique qu'il a pu sentir et faire comprendre l'âme de l'Europe. Ainsi a-t-il consacré à cette âme 4 grandes biographies de musiciens romantiques : Liszt, Chopin, Wagner et Berlioz.

Chaque biographie comporte une discographie préparée par Martine Cadieu.

LETTRES A PROPOS DE LA MARSEILLAISE, par Frédéric Robert. P.U.F. 1 brochure, 80 p.

Cette anthologie présente des lettres ayant trait à l'histoire de notre hymne national, musique et paroles. Chaque lettre est replacée dans son contexte historique, une introduction générale faisant le point des connaissances actuelles sur ce sujet.

Voilà une étude qui nous intéresse, bien entendu, par le biais de Berlioz dont on sait ce qu'il fit de la **Marseillaise** dans les brûlantes journées de juillet 1830. Ces 80 pages qui ouvrent des horizons inattendus, sont à lire par tous les amateurs de la petite histoire, dans la mesure où elle est le reflet de la grande et qu'elle prouve la jeunesse et la vitalité d'un hymne qui ne cesse de faire le tour du monde.

LETTRES D'UN MUSICIEN ROMANTIQUE A PARIS, Stephen Heller, présentées et annotées par Jean-Jacques Eigeldinger. «Harmoniques», Flammarion, 342 p.

On sait l'amitié qui lia Heller à Berlioz; on la voit vivre et s'épanouir, au fil de ces lettres et même se resserrer dans les dernières années, dans le cercle créé autour des Damke, Viardot, Massart.

C'est tout le monde musical de Paris qui revit par la plume d'un musicien proche de la sensibilité de notre Berlioz et grâce à ce témoignage majeur présenté avec compétence par Jean-Jacques Eigeldinger.

On sait que Berlioz dédia à Stephen Heller dans ses **Mémoires** sa **4ème Lettre-Leipzig** et qu'il lui consacra dans **A Travers Chants** un bel éloge.

ARTISTES ET ECRIVAINS A PLOMBIERES-LES BAINS, par Roland Conilleau, conservateur du Musée Louis Français de Plombières, éditées par Jean-Alfred Renaud à Plombières. 2 brochures, 80 p.

Ces 2 brochures renferment des extraits d'ouvrages d'illustres personnages qui ont séjourné dans cette ville d'eau de 1245 à nos jours. Bien entendu, Berlioz occupe une place considérable par de larges extraits de **Grotesque de la Musique** et la publication de lettres qui se rapportent à Plombières et à la composition du livret des **Troyens**.

Nous conseillons vivement de se procurer ces brochures passionnantes et distrayantes en s'adressant directement au Musée.

- A souligner l'excellente tenue du **Programme général** du Festival Berlioz 1980, dont les textes de présentation étaient dus à la plume de Monique Clavaud et Gérard Condé.
- Les actes du **Colloque** ont été publiés dans une présentation identique à celle du **Programme**. On peut se les procurer en écrivant directement au Festival International H. Berlioz - 149, rue Garibaldi - 69003 Lyon.
- Le **C.N.D.P.** de Grenoble (Bulletin de Liaison et d'information en éducation musicale) a publié en septembre 1980 un numéro «Spécial Berlioz». On relève les signatures d'André Lodéon, Jean-François Héron, Jacques Chailley, Yves Hucher, Jean Maillard, Henriette Boschot, Monique Clavaud, Marie-Thérèse Poirier, Mme Quintin, etc... On peut se le procurer en écrivant directement au C.N.D.P. - Grenoble - 11, avenue Gal Champon 38031 Grenoble Cedex.
- La Revue **SILEX** éditée à Grenoble a consacré à Berlioz son numéro 17 (septembre 1980) en groupant des articles de Gérard Condé, Pierre Boulez, Serge Baudo, Guy Coutance, Béatrice Didier, Monique Clavaud, Claude Ballif, Jean-François Héron, Mireille Antoine, etc... On peut obtenir ce numéro en écrivant directement à : SILEX - BP 812 - 38035 Grenoble.
- **Opéra international, Lyrica, Le Monde de la Musique** ont consacré leurs numéros de septembre 1980 au Festival, avec une abondance de documentation à laquelle nous nous plaisons à rendre hommage.

CONFÉRENCE SUR «HECTOR BERLIOZ, VISAGES D'UN MASQUE»

Le livre, objet de cette conférence, «Hector Berlioz : visages d'un masque, Littérature et Musique dans la Symphonie Fantastique et Léo», a paru le 5 décembre 1980, 150 ans jour pour jour après la création de La Fantastique. 1 vol. 228 p.

En vente dans les librairies parisiennes (Jullien-Cornic, Nerrantsoula, Lardanchet, Touzot, P.U.F. et au Musée Berlioz).

Éditeur : le Jardin de Dolly, Lyon.

Tous renseignements chez l'auteur : Mademoiselle Monique CLAVAUD, 12 rue Vaucanson, 38300 Bourgoin-Jallieu.

*
* *

«La Symphonie de M. Berlioz est un roman», imprimait le **Figaro** le 4 décembre 1830, veille de la création. En effet, cette prestation sonore s'appuie sur un programme littéraire aujourd'hui trop oublié par le grand public, ou réduit aux titres de ses cinq parties. C'est en constatant que Berlioz a rédigé plusieurs versions de ce programme que j'ai voulu réhabiliter un texte capital pour l'histoire des rapports littérature-musique, primordial pour la connaissance de la psychologie du musicien, et non moins intéressant par l'utilisation que sut faire Berlioz de ses lectures dans la trame événementielle et sonore de sa célèbre symphonie.

Partant donc du texte complet du programme tel qu'il fut distribué dans la salle de concert le 5 décembre 1830, je tente de cerner à travers de nombreux extraits musicaux confrontés à la biographie du compositeur ou à ses principes esthétiques, les divers reflets que capte Berlioz en quête de sa personnalité; car pour lui tout livre lu est un miroir.

Si la littérature, dans le cadre d'une musique à programme, est le masque de la partition, c'est un déguisement plus révélateur que le visage nu et uniforme; masque à plusieurs visages : Berlioz incarne René de Chateaubriand, livré au vague des passions et au délire déambulateur; Werther de Goethe avec sa passion impossible s'achevant en suicide. Puis il traverse le miroir de l'horizon comme le Docteur Faust et croise le peuple des créatures infernales célébré par Hoffmann dans ses **Contes Fantastiques**.

C'est à travers une approche de la vie de Berlioz que se dessine progressivement la genèse de la **Fantastique**, commencée à douze ans par l'adolescent qu'était Hector, amoureux d'une belle de 18 ans qui lui inspirait une «romance d'Estelle» — mélodie douloureuse qu'il replacera, quinze ans plus tard, au début de sa symphonie comme une dédicace à l'éternel féminin. Par la suite, obsédé par son amour dédaigné pour l'actrice Harriett Simthson, une mélodie de Prix de Rome (1828) s'impose à lui comme un triste chant plaintif : thème qui deviendra «l'idée fixe...». Mais lorsque Camille Moke, coquette pianiste, se met en tête de conquérir ce beau ténébreux, elle ne trouve rien de mieux que de calomnier Harriett : c'est alors que se transforme, que se déforme l'idée fixe, que son rythme se perturbe. Le portrait adoré jadis devient une caricature.

C'est par une tout autre esthétique que se signale la suite de la **Fantastique** (qui est une découverte pour 90% du public). **Léo** éloquentement nommé, aussi, le **Retour à la vie**, est le contre-coup des péripéties sentimentales que vécut Berlioz.

Fiancé à Camille Moke, il doit néanmoins partir pour l'Italie suite à l'obtention du Prix de Rome. Camille profite de cette absence pour se marier avec un riche soupirant. Berlioz, dès qu'il le sait, songe à tuer tout ce beau monde puis à se suicider, et entreprend une expédition punitive à laquelle ne manque ni le tragique d'un mélodrame à la mode, (pistolets, poison, meurtres devant s'achever en suicide), ni une pointe (inconsciente) de vaudeville (Berlioz imagine, pour pénétrer au domicile de la parjure, de se déguiser en femme de chambre et de contrefaire sa voix). Mais le précieux costume est égaré à un relais, il en commande un autre... Heureusement l'amour de la musique a le dernier mot et Berlioz retournera à Rome... Cette aventure, que je conte en détail, séduit vivement le public. Berlioz de cette œuvre fait une confession théâtralisée.

La leçon de l'histoire ? Une fantastique découverte de Berlioz, musicien trop mal connu, me disent la plupart. Une redécouverte, me disent les autres... Je dirai pour ma part : nous ne faisons, avec cette conférence qui dure une heure et demie, qu'interroger quelques «visages», quelques aspects de Berlioz. Les autres sont «pris» dans les pages du livre, mais non «prisonniers», car Berlioz n'est pas de ceux qu'on enferme, lui cet infatigable messager du rêve, cet éternel doué pour ménager des surprises... Les explications littéraires ne sauraient épuiser le charme de la musique, mais la partition, de son côté, ne saurait être intelligible sans la multiplicité des références biographiques et livresques. Je constate une grande vitalité dans les débats et les questions (je tiens à l'intervention du public). Nous terminons en songeant à la postérité, comme le faisait déjà Lélío : «en songeant au temps, à l'espace, à l'amour, à l'oubli...» murmurait-il.

Quelle plus belle preuve d'amour pouvons-nous donner que de proclamer que le temps et l'espace ont triomphé de l'oubli ?

Monique CLAUDAUD

Conférence donnée à l'Association Guillaume Budé de Lyon le 6 novembre 1980 et à l'École de Musique de Bourgoin-Jallieu le 4 décembre 1980. Extraits musicaux et deux montages poétiques sur des textes de Berlioz.

Le livre de Monique Clavaud : Hector Berlioz, visages d'un masque, est la suite logique d'une thèse brillamment soutenue aux Universités de lettres modernes de Lyon II le 19 juin 1980.

J'ai un plaisir tout particulier à vous parler de celle qui fut mon élève en éducation musicale de la 6ème à la terminale. Toute sa jeunesse fut empreinte de musique et d'enthousiasme pour tout. Sa très vive intelligence laissait pressentir un brillant avenir. Simple, presque timide, elle avait toujours la répartie juste et profonde à l'égard des sujets qui la passionnaient, et il y en avait...

La passion, c'est bien là ce qui la caractérise et Berlioz lui en offre une bien noble et bien belle.

Monique Clavaud a donné plusieurs conférences sur le thème « Littérature et musique chez Berlioz dans la Symphonie fantastique et Lélío. Et sa grande ambition est de divulguer cette conférence.

Amis de Berlioz, Monique Clavaud est à votre disposition. Contactez-la dès que possible.

Lisez son livre, il vous passionnera.

Ecoutez-la, elle vous convaincra.

Marie-Thérèse Poirier.

Une magnifique réédition : un instrument de travail irremplaçable

BIBLIOGRAPHIE MUSICALE ET LITTÉRAIRE DES OEUVRES DE BERLIOZ
par
CECIL HOPKINSON

Deuxième édition revue et augmentée par l'auteur; rédigée par Richard Macnutt; préface d'Alec Hyatt King. 276 p., 22 ill., relié toile verte frappée or. Publié chez Richard Macnutt Ltd en août 1980 (en anglais).

Prix (novembre 1980) : 38 £.

La première édition de 1951 fut tirée à 340 exemplaires numérotés, donc très vite épuisée, ce qui en fit un des livres de référence les plus recherchés.

L'édition actuelle est une réimpression en fac-simile de la partie la plus importante de l'original et comprend :

- Introduction
- Compositions musicales : description bibliographique complète, date de l'original, des premières éditions, des arrangements.
- Oeuvres littéraires : id.
- Correspondance : liste des ouvrages contenant des lettres de Berlioz.
- Appendices : les compositions de Berlioz. Librettistes, dédicataires. Manuscrit autographe et endroits de leur conservation. Principales œuvres biographiques et critiques consacrées à Berlioz.

ADDITIONS DE LA DEUXIEME EDITION :

- Note de l'éditeur
- Avant-propos de Alec Hyatt King
- Apprendice détaillé de la New Berlioz Edition
- 450 notes, additions, corrections, rectifications avec renvois numérotés en marge.
- Index général.
- Liste alphabétique des éditeurs, imprimeurs, graveurs et illustrateurs.
- Liste alphabétique des œuvres de Berlioz avec mention de leur date de composition.

Tout en gardant les caractéristiques originales du livre de Hopkinson, cette nouvelle édition reflète l'accroissement considérable de nos connaissances de la musique de Berlioz depuis les 30 dernières années.

EXTRAITS DE PRESSE SUR LA PREMIERE EDITION :

«Un exemple hors ligne, d'une espère rare... Ce livre est le résultat d'une étude approfondie et d'années de recherche : son intérêt dépasse de beaucoup celui d'une simple bibliographie...»

Richard CAPELL, Music & Letters.

«M. Hopkinson peut de plein droit prétendre au titre de pionnier. Il a non seulement fait pour Berlioz ce que personne jusqu'ici n'a essayé de faire, mais il a le premier appliqué la technique complète de la bibliographie littéraire moderne à la documentation musicale».

C.B. Oldman, Times Literary supplement.

«Son livre s'avèrera indispensable pour les bibliographes et devrait se trouver dans toute bibliothèque musicale sérieuse».

Otto E. Albrecht, Notes.

«A tout prendre, ce volume est peut-être le plus important consacré à Berlioz dans ces cinquantes dernières années».

Jacques Barzun, Musical Quarterly.

(Pour passer commande, veuillez utiliser le feuillet joint).

LIVRES A VENDRE

H. BERLIOZ. - LES ANNEES ROMANTIQUES - 1819 - 1842.

Correspondance publiée par Julien Tiersot - Paris Calmann-Lévy - 1904 (relié) 50 F

H. BERLIOZ. - AU MILIEU DU CHEMIN - 1852 - 1855.

Correspondance publiée par Julien Tiersot - Paris Calmann-Lévy - 1930 (relié) 50 F

H. BERLIOZ. - LETTRES INTIMES.

Préface de Charles Gounod - Paris Calmann-Lévy - 1882 (broché) 50 F

H. BERLIOZ. - CORRESPONDANCE INÉDITE - 1819 - 1868.

Avec une notice biographique par Daniel Bernard - Paris Calmann-Lévy - 1879 (broché) 70 F

Adolphe BOSCHOT - UNE VIE ROMANTIQUE - Hector Berlioz

Librairie de France - Paris - 1927 (broché) 80 F

Expédition en sus.

Si ces ouvrages vous intéressent écrivez à notre Secrétaire Générale, Mlle Thérèse HUSSON, Association Nationale H. Berlioz - 38260 La Côte-Saint-André.

● A paraître prochainement aux P.U.F., collection «que sais-je» : **l'Opéra et l'Opéra-Comique** par Frédéric Robert.

● Le 23 juin 1980, Isabelle Lauze a présenté à l'Université Paul Valéry de Montpellier un mémoire de Maîtrise sur «Humour, ironie et caricature dans les œuvres littéraires de Berlioz». Le Jury a accordé à cette remarquable étude la mention Très Bien.

P.S. C'est en 1975 que j'ai signalé cette erreur mineure (sauf pour les Beauvaisiens), à Mlle Henriette Boschot, fille du célèbre biographe, et à Pierre Citron, professeur à la Sorbonne, chargé de la publication de la **Correspondance Générale** de Berlioz en 6 tomes, dont 3 sont parus chez Flammarion. Ce qui me valut l'honneur de devenir membre de l'Association Nationale Hector Berlioz.

*
**

ET VOILA COMMENT ON ECRIT L'HISTOIRE

Dans **Rhapsodie hongroise** par Zsolt von Harsanyi, œuvre romancée consacrée à Franz Liszt, il est souvent fait allusion à Berlioz, lié à Liszt par une longue amitié.

Le livre étant, par ailleurs, bien documenté, on est d'autant plus stupéfait de trouver, à la page 311, la phrase suivante :

*«Puis il (Liszt) alla chez Berlioz, qui venait de quitter sa femme : celle-ci s'était amou-
rachée d'un Espagnol, Marco Recio. Berlioz était nerveux et bouillonnait».*

Il est bien connu que Berlioz avait épousé en secondes noces la chanteuse Marie Recio, liaison qu'il crut devoir régulariser après la mort d'Harriet Smithson.

Ces lignes n'eussent pas laissé de mettre Berlioz en joie et sans doute est-ce de joie qu'il eût bouillonné si quelque Espagnol l'avait libéré de cette femme dont la prétention égalait la sottise.

*
**

Léo Lack

Le texte que l'on va lire a paru dans un précédent bulletin de la Berlioz Society, de Londres. Nous avons pensé qu'il apporterait des détails intéressants sur la période noire que vécut Berlioz à Londres de novembre 1847 à juillet 1848 et nous remercions nos amis d'Outre-Manche de nous avoir autorisés à le reproduire.

LE FIASCO DE JULLIEN

Bien qu'écrits longtemps après l'événement et inexacts sur certains faits, ces extraits de Sharps and Flats («Dièses et Bémols»), souvenirs de Max Maretzek, répétiteur au Grand Opéra anglais de Jullien, méritent d'être reproduits ici pour les aperçus qu'ils ménagent sur Berlioz, à l'époque où il était directeur musical à Drury Lane en 1847-48.

Publiés dans The American Musician «le Musicien américain», en 1890, ils ont été réimprimés en 1968 par Dover Books avec Crotchets and Quavers («Noires et Croches») de Maretzek, sous le titre Revelations of an Opera Manager («Révélations d'un administrateur d'Opéra»), mais ne sont peut-être pas généralement connus de ceux qui étudient Berlioz.

*
**

David Cairns

Par un beau soir de l'été 1847, je reçus, à Londres, un billet de Jullien me priant de venir sans faute le lendemain matin chez lui à Harley Street, pour une affaire importante.

D'ordinaire, lorsque Jullien désirait une fantaisie orchestrale sur le dernier opéra à succès pour ses concerts-promenade ou quelque chose d'autre pour son magasin de musique, il écrivait ou venait en personne jusqu'à ma modeste demeure, proche de Golden Square; aussi lorsque je reçus cette convocation sur papier doré sur tranche, marqué d'un monogramme lui-même surmonté d'une couronne de baron, ma curiosité fut si piquée que je me précipitai à son hôtel le lendemain matin de bonne heure.

Un valet de pied, en habit de velours bleu à boutons d'or, culotte de satin, bas de soie, souliers à boucles, me demanda ma carte de visite et, après l'avoir déposée dans un grand plateau d'argent, se rendit dans la bibliothèque de Monsieur Jullien et revint peu après ouvrir les portes à deux battants pour m'introduire auprès de lui.

- Qu'y a-t-il, Jullien, m'exclamai-je. Pourquoi ces cérémonies ?
- Chut ! répliqua-t-il. C'est la mise en scène ! Strictement nécessaire chez nous. Mais à présent que nous sommes seuls, parlons affaires.
- Que désirez-vous et que puis-je faire pour vous ?
- Je vais vous le dire. J'ai loué le théâtre de Drury Lane.
- Voulez-vous dire que vous renoncez à vos concerts-promenade de Covent Garden ?
- Pas du tout, mais j'ai l'intention de hausser l'opéra anglais à un niveau sans précédent au vieux Drury. Je veux en faire l'Académie royale anglaise de Musique à Londres, de même que l'Opéra de Paris est l'Académie française de musique.